Association valaisanne d'études généalogiques

Walliser Vereinigung für Familienforschung

Bulletin 24 2014

Association valaisanne d'études généalogiques

Walliser Vereinigung für Familienforshung

Aveg-WVFF | Bulletin 24 | 2014

Avec le soutien du Conseil de la culture de l'Etat du Valais

Le Canton du Valais encourage la culture
Der Kanton Wallis fördert Kultur

Pour adresse : Philippe Bruchez, président Aveg-WVFF
Condémine 29, 1871 Choëx
philibru@bluewin.ch

Caution historique : Pierre-Alain Bezat, pa.bezat@gmail.com

Armoiries numérisées : Paul Laffay, lafpl@swissonline.ch

Maquette et mise en page : Evelyne Bezat, Palabre77
Projet original : Claudine Daulte

Couverture :
- Huile de Ajvanovskij, juin 1894
  Coll. part. Photo E. Bezat
- Kira et Marina Swertchkova, arrière-petites-filles d'Antoine Dayer
  Coll. famille Dayer
- Croix de guerre 1939-1945 avec étoile d'argent attribuée à Andé Pellouchoud
  Coll. famille Pellouchoud
- Marie Ançay à 20 ans, en 1909.
  Coll. famille Mettaz

Editeur : © Aveg-WVFF 2015

Impression : La Vallée, Aoste

Sommaire - Inhaltsangabe

Rencontres 2015 / Jahresprogramm 2015 5

Gaëtan Cassina, Paul Laffay
Armoiries de nouvelles communes valaisannes III
Die Wappen der neuen Walliser Gemeinden III 6

Bernard Truffer, Paul Laffay
Nouvelles armoiries / Neue Wappen 2015 20

[Les] Darbellay / Michel Darbellay 1934-2014 24

[Les] du Fay / Pierre-Louis du Fay 1768-1843 32

[Die] Kuntschen / Joseph Kuntschen 1849-1928 35
Joseph Kuntschen fils 1883-1954 38
François Kuntschen fils 1888-1957 38

[Les] Mabillard / Roger Mabillard 1925-2004 41
Othon Mabillard 1927-2014 42

[Les] Pellouchoud / Alexis Nicolas Pellouchoud 1826-1910 44
Emile Pellouchoud 1871-1956 45
Alfred Pellouchoud 1888-1973 47
André Pellouchoud 1924-1947 49

Dominique Mettaz, texte d'Elisabeth Darbellay-Gabioud
Sur les pas de Virginie Ançay 1850-1905 54

Antoine Gauye
De Charlemagne à Vincent 60

Frida et Gunnar Packalén, adapté par Bertrand Dayer
Des racontars de famille aux faits récemment découverts -
Récit concernant Antoine Dayer 66

Admissions, démissions / Aufnahmen, Austritte 76

L'AVEG en bref / Der WVFF in kürze 78

Comité / Vorstand 79

MAVRI
CIVS

Rencontres 2015 | Jahresprogramm 2015

18 avril, Salquenen (assemblée générale)
18. April, Salgesch (Generalversammlung)

- Visite de la course de tonneau « Barrique Rennen »
- Apéritif officiel offert par la commune
- Repas en commun
- Assemblée générale
- Exposé de M. Claude Zurcher : « notrehistoire.ch »
- Besichtigung des « Barrique Rennen »
- Aperitif offeriert vom Gemeinderat
- Gemeinsames Mittagessen
- Generalversammlung
- Vortrag von Herrn Claude Zürcher : « notrehistoire.ch »

30 mai, St-Maurice | 30. Mai, St. Maurice

- Rencontre généalogique des « Trois Chablais »
- Visite du trésor et du site archéologique de l'abbaye
- Exposés historiques de MM. Coutaz et Schule
- Apéritif offert par les autorités communales.
- Treffen der Genealogen der « Drei Chablais »
- Besichtigung der archäologischen Funde und Schätze der Abtei St. Maurice
- Geschichtlicher Vortrag der Herren Coutaz und Schule
- Aperitif offeriert von den Gemeindebehörden

19 septembre, Saxon | 19. September, Saxon

- Conférence de M. Arnaud Meilland
- Visite guidée du musée
- Vin d'honneur offert par les autorités communales
- Vortrag von Herrn Arnaud Meilland
- Geführte Besichtigung des Museums
- Ehrenwein offeriert von den Gemeindebehörden

Armoiries de nouvelles communes valaisannes III

Gaëtan Cassina (texte), Paul Laffay (dessins)

Les plus récentes fusions enregistrées dans le Valais romand (2013) n'ont pas donné lieu à des modifications d'armoiries, sauf à dire que celles des plus petites communes ont été abandonnées au profit de celles des plus grandes : Sion et Salins, d'une part, Saint-Maurice et Mex, de l'autre. Il reste entendu que les blasons et les drapeaux des anciennes petites communes ne disparaissent pas totalement : ils demeurent des emblèmes de l'identité locale, dépouillés de toute officialité. On s'est donc penché sur deux cas haut-valaisans particulièrement intéressants et plutôt bien réussis.

Mörel-Filet (demi-district de Rarogne oriental)

Mörel

La plus ancienne représentation et le blasonnement des armes de Mörel sont donnés par Johannes Stumpf dans sa *Chronick* parue en 1548 : *d'argent au rencontre de taureau de sable avec deux épis de seigle sortant de ses naseaux*, soit, en langage courant : sur fond blanc, une tête de taureau représentée de face (le *rencontre* en termes héraldiques) avec deux épis de seigle sortant de ses naseaux. Dans le blason de Mörel qui figure sur la carte du pays gravée dans le même ouvrage, les épis font place à un anneau comme dans les armes d'Uri et ils sont remplacés par l'attache de l'écu du dizain de Rarogne sur la clef de voûte sculptée au faîte du portail de l'église paroissiale Saint-Hilaire (en 1529 ou 1546/47), démoli en 1942/43 mais connu par un dessin d'Emil Wick (1864/67). Mörel était en fait alors déjà considéré comme le « tiers supérieur » du dizain de Rarogne – devenu au XIX^{e} siècle un demi-district.

Une tradition manifestement erronée transmise par Stumpf considérait que Mörel avait relevé les armes parlantes de la famille, imaginaire, des *Mancapan* (« Mangepain »), qui aurait résidé dans le château éponyme, lui, bien réel mais en ruine depuis 1260 environ, situé à proximité du village. À l'encontre de cette séduisante légende à la vie dure, Walter Ruppen a émis, en 1991, une hypothèse non dépourvue de vraisemblance, mais qui n'a pas été répercutée depuis lors : la prospérité de Mörel pourrait

Die Wappen der neuen Walliser-Gemeinden III

Gaëtan Cassina (Text), Paul Laffay (Zeichnungen)

Die neuerlichen Gemeindefusionen im französischsprachigen Wallis (2013) führten zu keiner Wappenänderung, zumal die kleineren Gemeinden ihr Wappen zugunsten der grösseren aufgaben: Dies waren einerseits Sitten und Salins, anderseits Saint-Maurice und Mex. Selbstverständlich verschwinden die Wappen und Fahnen der kleineren Fusionspartner nicht vollständig: Sie bleiben Embleme der lokalen Identität, jedoch ohne offiziellen Charakter. Wir haben uns also zwei besonders interessanten Fällen im Oberwallis gewidmet.

Mörel-Filet (Östlich Raron)

Mörel

Die älteste Darstellung und die Blasonierung des Wappen von Mörel befinden sich in der 1548 erschienenen *Chronick* des Johannes Stumpf: *Moeril fuert noch in seinem waapen ein schwarzen piffelskopff in weyssem vaeld. Der kopff hat zwey rogkenaehre auß der nasen*. Mit anderen Worten: Auf silbernem (weissem) Grund ein schwarzer Stierkopf (Stumpf: Büffelkopf) mit aus den Nasenlöchern kommenden Roggenähren. Auf der in derselben Chronik gestochenen Walliser Karte findet man ebenfalls das Wappen von Mörel, den Stierkopf jedoch ohne Roggenähren, aber mit einem Nasenring gleich wie beim Stier von Uri. Die Roggenähren fehlten ebenfalls auf dem Schlussstein des 1942/43 zerstörten Portals der Pfarrkirche Sankt Hilarius (1529 oder 1546/47), welches Portal 1864/67 auf einer Zeichnung von Emil Wick dargestellt ist. Mörel wurde schon damals als der «obere Drittel» des Zendens Raron betrachtet, um im 19. Jh. ein Halb-Bezirk zu werden.

Gemäss einer irrtümlichen, von Stumpf überlieferten Tradition hätte Mörel das redende Wappen der imaginären Familie von *Mancapan* (« Mangepain » = Brot-Esser) übernommen, welche auf der namensgebenden Burg gehaust hätte; letztere ist durchaus real und nahe des Dorfes gelegen, aber seit ca. 1260 ruinös. Im Gegensatz zu dieser ebenso verlockenden, als auch hartnäckigen Legende hat Walter Ruppen

avoir suscité le choix du taureau et des épis, respectivement pour l'élevage et pour la culture céréalière.

Croisés en sautoir, les deux épis passent dans la gueule du taureau sur le sceau de la communauté de Mörel et Grengiols de 1615 ; cette dernière localité arborait comme armoiries deux clefs croisées en sautoir, évoquant le titulaire de son église paroissiale, saint Pierre. Et c'est au sommet du maître-autel de l'église de Mörel qu'on retrouve en 1723 la même composition, où le champ a passé de l'*argent* (blanc) au *gueules* (rouge), ce qui crée, avec le *rencontre* de *sable* (noir), une dérogation à la règle héraldique des couleurs. Cette règle veut qu'on ne pose pas couleur sur couleur – ici noir sur rouge – ni métal sur métal, mais seulement couleur sur métal et métal sur couleur. On qualifie les armoiries qui ne s'y conforment pas de *fausses* ou à *enquerre*. C'est néanmoins cette variante qui fut ensuite adoptée par la commune, mais bien évidemment sans l'emblème de Grengiols : *de gueules au rencontre de taureau de sable tenant dans sa gueule deux épis d'or croisés en sautoir*.

Filet

Relevant longtemps de la majorie de Mörel, les habitants de Filet partageaient un droit de bourgeoisie avec Bister, avant d'adopter leurs propres statuts bourgeoisiaux en 1706. Lors de la révolution de 1798, Filet forma une municipalité avec Bister et Goppisberg, et accéda à l'autonomie communale en 1816. Les armoiries de la commune présentent un *coupé d'azur à une étoile d'argent et aux armes de Mörel, soit de gueules au rencontre de taureau de sable tenant dans sa gueule deux épis d'or croisés en sautoir, une fasce ondée d'argent brochant sur la partition*, soit, en langage courant : dans un écu divisé en deux parties superposées, une étoile blanche sur fond bleu en haut et les armoiries de Mörel en bas, séparées par un élément ondulé blanc, qui évoque le cours du Rhône entre les deux localités. Le sceau communal à ces armes a été adopté en 1939.

1991 eine durchaus plausible Hypothese angestellt, welche jedoch kaum beachtet worden ist: Mörels Prosperität könnte zur Wahl von Stier und Ähren geführt haben; diese Wappensymbole würden für Viehzucht und Getreideanbau stehen.

Die beiden Ähren finden wir 1615 auf dem Siegel der Gemeinde Mörel und Grengiols wieder, nunmehr schräggekreuzt und im Maul des Stiers; Grengiols führte zwei schräggekreuzte Schlüssel als Wappen, welche den Patron seiner Pfarrkirche offenbarten: Sankt Peter. Dieselbe Komposition findet man zuoberst auf dem Hauptaltar der Kirche von Mörel (1723); das bisher silberne Feld wird nun rot, was durch das Zusammentreffen mit dem schwarzen Stierkopf zu einer Abweichung von der Regel der heraldischen Farbgebung führt. Diese Regel verlangt, dass keine Farbe auf einer Farbe gesetzt wird – hier schwarz auf rot –, noch Metall auf Metall (gold und silber), sondern nur Farbe auf Metall und Metall auf Farbe. Wappen, welche dieser Regel nicht entsprechen, nennt man fehlerhafte Wappen. Dennoch wurde diese Variante von der Gemeinde weitergeführt, natürlich ohne das Emblem von Grengiols.

Filet

Lange zum Meiertum Mörel gehörig, teilten die Bewohner von Filet ein Burgerrecht mit Bister, um 1706 ihre eigenen Burgerstatuten anzunehmen. Anlässlich der Revolution von 1798 bildete Filet zusammen mit Bister und Goppisberg eine Munizipalgemeinde und wurde 1816 zur eigenständigen Gemeinde. Das Gemeindewappen ist *geteilt durch einen silbernen Wellenbalken, oben in Blau ein silberner, fünfstrahliger Stern, unten in Rot ein in seinem Maul zwei gekreuzte goldene Roggenähren haltender schwarzer Stierkopf*. In „normalen“ Worten: In einem in zwei übereinander liegenden Feldern geteilten Schild, oben ein weisser, fünfstrahliger Stern auf blauem Grund, unten das Wappen von Mörel – ein schwarzer

Mörel-Filet

Si la fusion date de 2009, le projet de nouvelles armoiries a été élaboré et discuté en 2008 déjà, alors que dans la plupart des cas, ces années-là, on ne se souciait d'un blason qu'après le vote populaire sanctionnant la nouvelle entité communale. Envisagé d'emblée ici, le principe de la combinaison des armes existantes peut être considéré comme bon, à quelques conditions cependant :

- qu'on ait affaire à peu de communes, pour éviter un nouveau blason trop chargé ;
- que les armes reprises soient correctes sur le plan héraldique ;
- que leur éventuelle modification graphique ou stylistique n'entraîne pas de dérogation aux règles de l'héraldique.

Or, même si la tête de taureau noire sur fond rouge ne respecte pas, on l'a vu, la règle des couleurs, on peut admettre que l'ancienneté de cette variante lui confère une sorte de « légitimité historique ». D'autres exemples ne manquent d'ailleurs pas. Mais ladite règle ne s'applique pas aux épis, qui sont des accessoires de la pièce principale. Stumpf précisait qu'ils étaient de seigle, ce qui peut requérir un dessin particulier, mais il ne dit rien de la couleur : évidemment noire dans sa gravure, elle sera d'or plus tard, pour bien se distinguer du museau noir peut-être, et on trouve encore une variante de *sinople* (verte).

La combinaison finalement proposée et adoptée évoque les deux anciens blasons au prix de modifications heureuses : la figure principale demeure celle de Mörel sur fond rouge et on a fait de la moitié supérieure du blason de Filet un *chef*, soit le tiers supérieur de l'écu, dont l'étoile sur fond bleu a passé du blanc au jaune ; enfin, l'élément ondulé symbolisant le Rhône a été abandonné. Mörel-Filet se blasonne en conséquence : *de gueules au rencontre de taureau de sable tenant dans sa gueule deux épis de seigle croisés en sautoir d'or, au chef d'azur chargé d'une étoile à cinq rais d'or*.

Mörel-Filet

Une des qualités de ces armoiries tient au remploi réduit de celles des anciennes communes, sans prétériter l'une ni l'autre. Certes, Mörel a perdu son fond « unique », mais a conservé sa

Stierköpf, der zwei schräggekreuzte Roggenähren in seinem Maul hält, auf rotem Grund –; beide Felder sind durch ein gewelltes und langgezogenes Element von weisser Farbe getrennt, welches den Rotten zwischen beiden Ortschaften symbolisiert. Das dieses Wappen beinhaltende Siegel ist 1939 angenommen worden.

Mörel-Filet

Im Gegensatz zu den meisten Fällen, bei denen erst nach der erfolgreichen Volksabstimmung über die neue kommunale Identität auch ein neues Wappen zum Thema wurde, wurde für Mörel-Filet schon 2008 – also vor der Fusion von 2009 – ein neues Wappen entworfen und diskutiert. Das von Anfang an in Betracht gezogene Prinzip der Kombination der existierenden Wappen ist als ein gutes zu betrachten, insofern man folgende Bedingungen erfüllt:

- dass es sich um wenige Gemeinden handelt, um ein überladenes Wappen zu vermeiden
- dass die von früher übernommenen Wappen heraldisch korrekt sind
- dass ihre eventuelle graphische oder stilistische Veränderung die heraldische Regeln einhält.

Auch wenn der schwarze Stierkopf auf rotem Grund – wie schon dargelegt – die Farbregel nicht einhält, kann man dieser Variante gleich wie bei anderen Beispielen wegen ihres hohen Alters eine Art «historische Legitimität» einräumen. Hingegen ist die genannte Regel nicht auf die Ähren anzuwenden, welche Zubehör des Stierkopfes sind. Laut Stumpf handelte es sich dabei um Roggen, was eine besondere Zeichnung erfordern kann; letzterer sagte aber nichts über deren Farbe: einleuchtender Weise schwarz auf dem Stich, werden die Ähren später golden (gelb) sein, vielleicht um sich gut vom Maul zu unterscheiden; zudem findet man eine grüne Version.

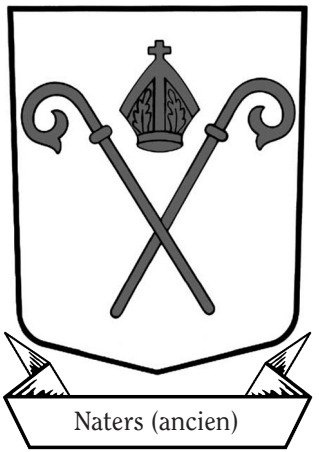
Die letztendlich vorgeschlagene und angenommene Kombination deutet die zwei alten Wappen dank glücklichen Veränderungen an: Die zentrale Figur bleibt weiterhin jene von Mörel auf rotem Grund; den oberen Teil des Wappens von Filet machte man zum Schildhaupt (das obere Drittel des Schildes), wobei der auf blauem Grund gezeichnete Stern

primauté de localité principale, et Filet, qui de toute façon reprenait déjà le taureau de Mörel, a conservé son étoile ; quant à la *fasce ondée* qui représentait le Rhône, on peut l'interpréter comme une barrière, une limite supprimée par la fusion.

Reste encore que nos amis de la *Stiftung Schweizer Wappen und Fahnen* ont aimablement conféré au nouveau blason la mention bien (*gut*), quelque peu contrariés toutefois par la juxtaposition du champ rouge avec le chef bleu : « tolérance » propre à la Suisse romande, selon eux, qui considèrent le *chef* comme une *pièce* ou une figure posée ou superposée sur le champ. Pour calmer leur intransigeance abusive, on pourrait déclarer le chef comme *cousu*, formule qui précise son indépendance du champ. Par contre, ils ne signalent pas que les armes de Mörel, depuis le début du XVIII[e] siècle en tout cas, dérogeaient à la règle des couleurs et qu'on pourrait les considérer comme *fausses* ou *à enquerre*, en superposant la tête de taureau noir à un fond rouge. Comme quoi, à force de maintenir des exigences à tout prix, on finit par friser, voire frôler le ridicule !

Naters (district de Brigue)

La fusion de Birgisch, Mund et Naters remonte à 2013, de même que l'adoption d'un nouveau blason.



Naters (ancien)

Naters

Naters a d'abord été seul chef-lieu de dizain, puis en partage avec Brigue jusqu'au début du XVII[e] siècle, Brigue prenant alors la tête du dizain et lui donnant définitivement son nom. Le sceau de la « communauté de la châtellenie de Naters », utilisé en 1368, et encore en 1446, porte deux crosses en sautoir surmontées d'une mitre. Un dragon, soit une vipère ailée et pattée, armes parlantes (*Natter*, soit couleuvre en allemand), est attesté vers 1435 comme second emblème de Naters. Or, bien qu'il fût celui de la seigneurie éponyme, ce blason fut adopté par la commune de Naters jusqu'au milieu du XX[e] siècle. Sur la carte du

nunmehr gelb ist; das gewellte Element, das den Rotten symbolisierte, ist aufgegeben worden. Mörel-Filet wird folgendermassen blasoniert: *In Rot ein in seinem Maul zwei gekreuzte goldene Roggenähren haltender schwarzer Stierkopf, im blauen Schildhaupt ein goldener, fünfstrahliger Stern.*

Eine der Qualitäten dieses Wappen ist die reduzierte Wiederverwendung der Wappen der alten Gemeinden, ohne das eine oder das andere zu vernachlässigen. Sicherlich hat Mörel seinen bis anhin einfarbigen Grund verloren, hat aber seinen Vorrang als wichtigster Ort beibehalten. Filet, das sowieso schon den Stier von Mörel führte, hat seinen Stern beibehalten. Was den den Rotten darstellenden Wellenbalken anbelangt, so kann man ihn als Hindernis, ja eine durch die Fusion aufgehobene Grenze betrachten.
Es bleibt der Umstand, dass unsere Freunde der *Stiftung Schweizer Wappen und Fahnen* das neue Wappen freundlicherweise mit dem Prädikat gut ausgezeichnet haben, jedoch vom Zusammentreffen des roten Grundes mit dem blauen Schildhaupt etwas irritiert waren: laut ihnen, welche das Schildhaupt als eine auf das Feld gelegte Figur betrachten, ist eine solche Toleranz der französischsprachigen Schweiz eigen. Um diese unverhältnismässig strenge Haltung zu entschärfen, könnte man das Schildhaupt als *cousu* – aufgenäht oder angenäht – erklären, einer Formulierung der französischen Heraldik, welche dessen Unabhängigkeit vom Wappenfeld hervorhebt. Hingegen weisen sie nicht darauf hin, dass das Wappen von Mörel mindestens seit dem beginnenden 18. Jh. von der Regel der heraldischen Farbgebung abwich, indem der schwarze Stierkopf auf einem roten Grund gelegt wurde, und somit als fehlerhaft betrachtet werden könnte. Indem man unbedingt an diesen Vorgaben festhält, kommt man hart an die Grenze der Lächerlichkeit.

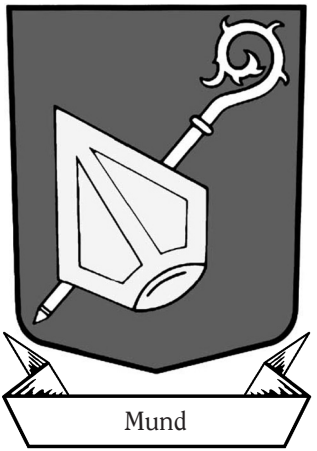
Naters (Bezirk Brig)

Die Fusion von Birgisch, Mund und Naters geht auf das Jahr 2013 zurück, ebenso die Annahme eines neuen Wappens.

Naters

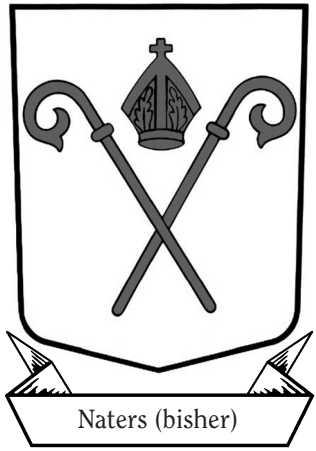
Naters war zuerst der alleinige Hauptort des Zendens, um danach diese Funktion bis ins beginnende 17. Jh. mit Brig zu teilen, welches anschliessend an die Spitze des Zendens vorrückte und letzterem seinen Namen gab. Das 1368 und 1446 benutzte Siegel der «Gemeinde der

Valais de Sebastian Münster (1545), on trouve pour Brigue la reprise des armoiries de l'évêché de Sion : *parti de gueules et d'argent* (écu divisé verticalement en deux, rouge à gauche et blanc à droite), et le dragon pour Naters. Sur la carte de sa *Chronick* (1548), Stumpf suivra la même option pour Brigue, laissant Naters de côté et attribuant le dragon au Dizain dans la série des blasons. Ce sont principalement les drapeaux de 1689, 1724, 1795 et 1805 qui témoignent de l'adoption de la vipère ailée et pattée par la commune de Naters. De *sable* (noir) le dragon passa au *sinople* (vert) pour se distinguer de celui de Brigue. Il fallut attendre jusqu'en 1948 la reprise du premier emblème dans le blason communal : *d'argent à deux crosses épiscopales croisées en sautoir, surmontées d'une mitre, le tout de gueules*.


Mund

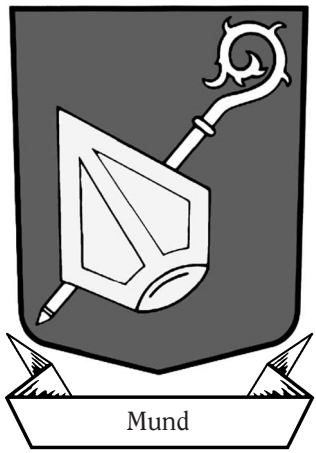
Mund

Mund se situe sur les hauteurs de la rive droite du Rhône, au-dessus de Naters. Les armoiries de cette commune dont le nom est attesté dès 1259 sont en quelque sorte préfigurées dès le XVI^e^ siècle par une petite bannière où une pièce en forme de harpe, qu'on a proposé d'identifier à un cœur ou à une mitre, est croisée en sautoir avec une crosse, peut-être en fait un bâton de berger. À l'issue d'un processus de rachat des droits féodaux, les premiers statuts communaux remontent à 1538. Dépendant longtemps de Naters sur le plan paroissial, avec un rectorat fondé en 1348, Mund n'est devenue paroisse qu'en 1727, bien que Stumpf y mentionne déjà une église paroissiale en 1548. Dans l'armorial valaisan de 1946, le blason de Mund combinait, sur fond rouge, un cœur surmonté d'une croix, jaunes, sous lesquels se glissait en diagonale une crosse épiscopale blanche : *de gueules à un cœur soutenant une croix d'or, à la crosse épiscopale d'argent passée sous le cœur en barre*. Une variante qui figure sur les pierres ollaires de la cure et de l'école, ainsi que sur la porte de cette dernière et sur des bannières de 1826 (disparue) et de 1909, proposait tout autre chose encore, que la commune considérait en 1945 comme blason officiel. A l'heure de la récente fusion, les armes de la commune, inspirées de l'ancienne petite bannière, se blasonnaient : *de gueules à la mitre d'or et à la crosse épiscopale d'argent croisées en sautoir*. Elles avaient été adoptées selon le souhait de la commune, confirmé par une décision du Conseil d'État du 18 février 1964.

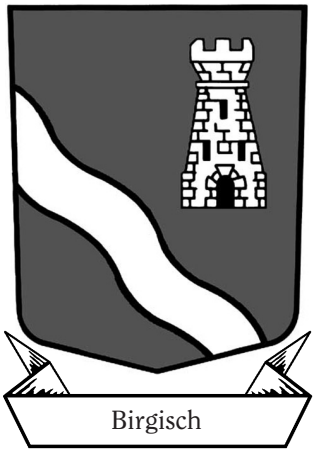


Kastlanei von Naters» zeigt zwei schräggekreuzte Bischofsstäbe, überhöht von einer Mitra. Ein Drache beziehungsweise eine mit Flügeln und Beinen versehene Natter, also ein redendes Wappen, erscheint um 1435 als zweites Emblem von Naters. Obwohl dieses Wappen jenes der gleichnamigen Herrschaft war, wurde es von der Gemeinde bis in die Mitte des 20. Jahrhunderts verwendet. Auf der Walliserkarte von Sebastian Münster (1545) erkennt man für Brig das Wappen des Bistums Sitten: *gespalten von Rot und Silber* (senkrecht geteiltes Schild, links rot und rechts weiss), und für Naters den Drachen. Stumpf folgt auf der Karte in seiner *Chronick* (1548) für Brig diesem Beispiel, um hingegen Naters nicht zu zeigen und den Drachen in seiner Wappenserie dem Zenden Brig zuzuordnen. Es sind hauptsächlich die Fahnen von 1689, 1724, 1795 und 1805, welche die Übernahme der geflügelten und zweibeinigen Natter durch die Gemeinde Naters bezeugen. Der Drache wurde jedoch von Schwarz zu Grün, um sich von Brig zu unterscheiden. Dennoch übernahm Naters 1948 sein ursprüngliches Emblem als Gemeindewappen: *Auf silbernem Grund zwei gekreuzte rote Bischofsstäbe, überhöht von einer roten Mitra*.

Mund



Mund befindet sich auf den Anhöhen des rechten Rhôneufers oberhalb von Naters. Das Wappen dieser Gemeinde, deren Namen ab 1259 belegt ist, wird gewissermassen ab dem 16. Jh. durch ein Fähnlein angedeutet, auf welchem ein als Herz oder Mitra gedeutetes, harfenförmiges Objekt mit einem Bischofs-, vielleicht einem Hirtenstab gekreuzt wird. Als Abschluss der Aufkäufe der dortigen Herrschaftsrechten steht die erste Bauernzunft (Gemeindeordnung) von 1538. Kirchlich lange von Naters abhängig wurde Mund, wo schon 1348 ein Rektorat gegründet worden war, erst 1727 zu einer Pfarrei, obwohl Stumpf schon 1548 eine Pfarrkirche nennt. Im Walliser Wappenbuch von 1946 erscheint das Gemeindewappen folgendermassen: *In rot auf*

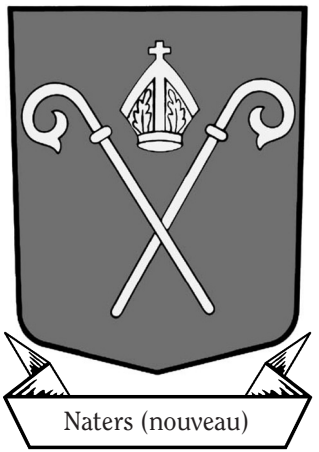


Birgisch

Mentionné sous le nom de Burginse en 1232, Birgisch est situé par Stumpf (1548), à la suite de Mund, comme village des hauts de Naters, à l'instar de Blatten. La commune d'Unter-Birgisch, citée dès 1320, demeura séparée jusqu'au XIX^{e} siècle de celle d'Ober-Birgisch. Plusieurs hameaux faisaient encore partie de cette commune. Une chapelle y est attestée en 1477, agrandie en 1687 et 1905, relevant de la paroisse de Naters. Les armoiries parlantes de la commune, avec une tour (*Burg*) et l'évocation du torrent local, le *Mundbach*, qui coule entre Birgisch et Mund, ont été créées au XX^{e} siècle : *d'azur à la bande ondée abaissée d'argent accompagnée en chef à senestre d'une tour du même, ouverte et ajourée de sable*.

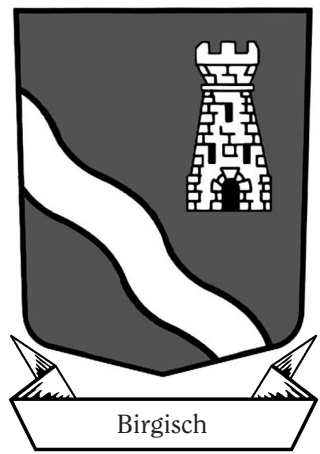
Naters (nouveau)

Les collègues de la *Stiftung Schweizer Wappen und Fahnen* ont très bien résumé la démarche qui a débouché sur le choix des armes de la nouvelle commune fusionnée réunissant Birgisch, Mund et Naters sous le nom de cette dernière. Une des premières esquisses proposait, sur champ rouge, les deux crosses épiscopales de Naters en jaune, surmontées de la mitre devenue blanche de Mund et, sous les crosses, la tour blanche de Birgisch, soit une composition réunissant presque tous les emblèmes des trois anciennes communes. On s'est heureusement avisé que la forte réduction de la tour ne produisait pas l'effet escompté et on y renonça. On donna ensuite à la mitre les mêmes couleurs que les crosses. En définitive, moyennant la modification de leurs couleurs, ce sont les anciennes armes de Naters qui ont été retenues pour la nouvelle commune. Considérant que déjà le nom de Naters avait été choisi pour la nouvelle entité communale, on peut estimer qu'il s'est agi là d'une bonne solution, répondant au principe recommandé de maintien, éventuellement



goldenem Herz ein goldenes Kreuz, dahinter ein silberner schräglinker Bischofsstab. Im selben Wappenbuch findet man – der Darstellung auf zwei Öfen im Pfarrhaus und im Schulhaus entsprechend – ein weiteres Wappen: *In Silber zwei zugewendete bewehrte rote Löwen, je ein blaues Schwert haltend, so dass sich beide Schwerter innerhalb einer überhöhten goldenen (?) Krone kreuzen, darunter eine zweibeinige und geflügelte schwarze Natter*. Auf Wunsch der Gemeinde Mund und aufgrund eines Staatsratsenscheides vom 18. Februar 1964 galt ab genanntem Jahr bis zur neuzeitlichen Fusion folgendes, vom alten Fähnlein inspiriertes Gemeindewappen: *In rot eine goldene Mitra, schräggekreuzt mit einem nach rechts gekrümmten silbernen Bischofsstab*.

Birgisch



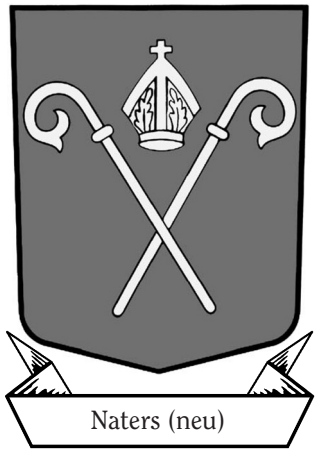
Unter dem Namen Burginse 1232 erstmals erwähnt, wird Birgisch von Stumpf (1548) nach Mund und Blatten genannt: *Hinder Naters gegen mitternacht auff dem berg ligt ein pfarrkirch Mont geheissen. Item die doerfer Blatten und Birgisch*. Die ab 1320 erwähnte Gemeinde Unter-Birgisch blieb bis ins 19. Jh. von der Gemeinde Ober-Birgisch getrennt. Verschiedene Weiler waren auch Teil dieser Gemeinde. Ab 1477 ist die zu Naters gehörende Kapelle belegt, welche 1687 und 1905 vergrössert wurde. Das redende Wappen der Gemeinde, das einen Turm (Burg) darstellt und den lokalen Bach – den *Mundbach*, welcher zwischen Birgisch und Mund verlauft – andeutet, ist im 20. Jh. geschaffen worden: *In Blau ein weisser erniedrigter gewellter Schrägbalken und oben links* (heraldisch links bedeutet rechts) *ein weisser Turm*.

Naters (neu)

Die Kollegen der *Stiftung Schweizer Wappen und Fahnen* haben das Vorgehen, welches zum neuen Schild der unter dem Namen Naters fusionierten Gemeinden Birgisch, Mund und Naters führte, sehr gut zusammengefasst. Einer der ersten Entwürfe beinhaltete auf rotem Grunde die beiden Bischofsstäbe von Naters in Gelb, überhöht von der nunmehr weissen Mitra von Mund, und unter den Bischofsstäben der weisse Turm von Birgisch. Man erkannte aber, dass der stark verkleinerte Turm den

légèrement remanié, du blason de la principale commune antérieure. Les armoiries de la « nouvelle » commune fusionnée de Naters se blasonnent donc ainsi : *de gueules à deux crosses épiscopales croisées en sautoir, surmontées d'une mitre, le tout d'or*.

gewünschten Effekt nicht zu erzielen vermochte. Deswegen liess man den Turm weg. Anschliessend gab man der Mitra und den Bischofsstäben dieselbe Farbe. Schlussendlich ist es das alte Wappen von Naters, das mittels der Veränderung seiner Farbe, für die neue Gemeinde übernommen worden ist. Da schon der Name Naters für die neue Gemeinde übernommen worden ist, darf man dies als gute Lösung betrachten, welche dem empfohlenen Prinzip entspricht, das Wappen der bisher wichtigsten Gemeinde – eventuell etwas überarbeitet – beizubehalten. Das Wappen der «neuen» Fusionsgemeinde Naters wird somit folgendermassen blasoniert: *In Rot zwei gekreuzte goldene Bischofsstäbe, überhöht von einer goldenen Mitra*.

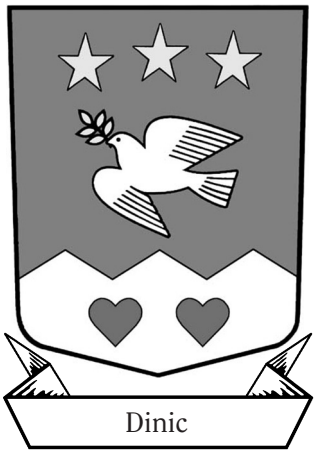


Nouvelles Armoiries

Neue Wappen 2015

Bernard Truffer (texte), Paul Laffay (dessins)

DINIC / BRIG-GLIS



Das Ehepaar Nebojsa (* 5.10.1961) und Nicoleta Dinic aus Serbien, seit 1991 in Brig-Glis wohnhaft, wo Nebojsa Dinic im Restaurant Molino als Geschäftsführer tätig war, erwarb im Jahre 2004 für sich und seine drei Kinder (damals 12, 10 und 5 jährig) das Burgerrecht von Brig-Glis. Der Walliser Grosse Rat verlieh ihnen in der Maisession 2007 (am 10.5.2007) das Walliser Bürgerrecht.

Wappenbeschrieb: In Blau eine silberne fliegende Taube mit goldenem Zweig im Schnabel, überhöht von drei waagrecht angeordneten fünfzackigen Sternen. Im Schildfuss: silberner Dreiberg belegt mit zwei roten Herzen nebeneinander.

Quelle: Neuschöpfung von Paul Heldner, Heraldiker in Glis, im Auftrag und Einvernehmen mit der Familie. Das neue Wappen ist im Staatsarchiv deponiert.

KÄSTNER / BRIG-GLIS

Frau Dr. Petra Kästner-Hoffmann (* 2.9.1954) aus Deutschland, verheiratet mit Frank Kästner, dr in Brig ein Optikergeschäft führte, ist seit 1990 in Brig-Glis ansässig und ist leitende Oberärztin im Psychiatrie Zentrum Oberwallis in Brig. Sie erwarb 2004 für sich und ihre beiden Söhne (damals 17 und 13 jährig) das Burgerrecht von Brig-Glis. Der

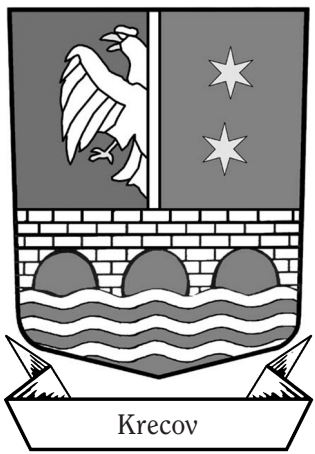
Walliser Grosse Rat verlieh ihnen in der Novembersession 2005 (am 10.11.2005) das Walliser Bürgerrecht.

Wappenbeschrieb: Geviert: 1 und 4 in Gold vier schwarze Streifen belegt mit einem silbernen halbbogen mit drei Rubinen; 2 in Blau ein silberner Aeskulapstab; 3 in blau ein goldener Pegasus (= geflügeltes Pferd mit Adlerkopf).

Quelle: Neuschöpfung von Paul Heldner, Heraldiker in Glis, im Auftrag und Einvernehmen mit der Familie. Das neue Wappen ist im Staatsarchiv deponiert.

KRECOV / BRIG-GLIS

Das Ehepaar Dejan (* 15.9.1952) und Milka Krecov wurde im Jahre 2005 mit den beiden Kindern (damals 28 und 25 jährig) in Brig-Glis eingeburgert. Die Familie stammt ursprünglich aus Serbien und ist seit 1991 in Brig ansässig. Deja Krecov ist dipl. Bauingenieur und seine Gattin Tourismusfachfrau und Malerin. Der Walliser Grosse Rat verlieh ihnen in der Septembersession 2007 (am 15.9.2007) das Walliser Bürgerrecht.



Wappenbeschrieb: Gespalten durch einen silbernen Faden: rechts in Rot ein halber silberner Adler, links in Blau zwei sechszackige Sterne übereinander. Im Schildfuss in Blau eine gemauerte dreibogige silberne Brücke über drei silbernen Wellen.

Quelle: Neuschöpfung von Paul Heldner, Heraldiker in Glis, im Auftrag und Einvernehmen mit der Familie. Das neue Wappen ist im Staatsarchiv deponiert.

QUACH / BRIG-GLIS

Quach Bach Minh, Sohn des Khiem und der Mai Thi aus Kanton (China), (* 16.1.1922), kam im Jahre 1979 mit seiner Gattin Quach Nguyen Thi-Sau aus Binh-Thuan im Vietnam als Flüchtling in die Schweiz und liess sich 1981 in Gampel nieder. – Der älteste Sohn, Quach Co Hong (*1953), von Beruf Goldschmied, wurde am 1.7.1994 mit seiner Gattin Chau Minh Nguyet und den beiden Kindern Di Vi (* 1988) und Han Sam (* 1990) in die Burgerschaft von Gampel aufgenommen. – Die Eltern Quach Bach Minh und Quach Nguyen Thi-Sau sowie der jüngste Sohn der Familie, Thanh (* 1967), liessen sich am 28.4.1997 in Visp einburgern.

Ein dritter Sohn, Thuy (* 1965), liess sich 1989 in Brig nieder und wurde im April 1988 mit seiner Gattin Thi Kieu Huong und den beiden Söhnen (damals 9 und 5 jährig) an seinem Wohnort eingeburgert. Der Walliser Grosse Ratverlieh ihnen in der Novembersession 1998 (am 11.11.1998) das Walliser Bürgerrecht.

Während Quach Co Hong, Burger von Gampel, ein eigenes Wappen führt (vgl. Bulletin der WVFF Nr. 16, S. 13) liessen sich die Visper Familien ein anderes Wappen entwerfen; dieses wurde auch der Briger Zweig übernommen.

Wappenbeschrieb: Gespalten: rechts in Rot ein Segelschiff mit Flagge von Südvietnam, links in Silber in der Mitte das chinesische Schriftzeichen der Familie Quach in Schwarz, darüber im Gold eine aufgehende strahlende Sonne über ein im oberen Drittel des Wappens stilisiertes und invertiertes rot-weisses Gebirge. Im Schildfuss drei blaue Wellenlinien, das Meer versinnbildend.

Quelle: Neuschöpfung von Karl In-Albon, Brig, im Auftrag der Burgerschaft Visp, im Einvernehmen mit den Familien. Das Wappen ist im Staatsarchiv deponiert.

NB. Am 16. November 2008 spendeten diese vier Neuburger-Familien von Brig-Glis als Dank für die Aufnahme im grossen Briger Pfarreisaal den traditionellen Burgertrüch. Die Feier endete mit der symbolträchtigen Übergabe von Brot und Wein an die zahlreich anwesenden Burgerinnen une Burger durch die vollzählig anwesenden Neuburger, die für die Burgerschaft Brig-Glis nicht zuletzt eine willkommene Blutauffrischung darstellen.

[Les] Darbellay

Le généalogiste, pour chaque patronyme, se pose les mêmes questions. D'où vient ce nom ? Quand est-il apparu ? A-t-il un sens caché, un rapport avec une réalité ?

Les Darbellay que l'on a pu rencontrer au cours des siècles sous de multiples et différentes orthographes *Arbellay*, *d'Arbeley*, *d'Arbellay*, *d'Arblay*, *d'Arbley*, *Darbelley*, *Darbellay*… étaient-ils guerriers (bellum) ?, tireurs à l'arbalète ?, habitants d'une zone arborisée ?...

Connu déjà au XIII^e^ siècle du côté de Nendaz, ce patronyme doit sa popularité à une vigueur non démentie dans la commune de Liddes en Entremont, depuis le XIV^e^ siècle jusqu'à aujourd'hui. Les branches, ayant acquis bourgeoisie ailleurs dans le canton, à Monthey, Martigny, Riddes, Orsières… , celles qui se sont installées extramuros, à Genève, Fribourg, Chiasso, Lausanne…, celles qui ont traversé l'océan sont toutes descendues de la montagne.

A Liddes, la prééminence de ce patronyme à travers les siècles a forcé les habitants au choix d'un surnom pour cerner les familles. En voici une liste exhaustive établie par Romain Darbellay qui s'est penché sur les généalogies de Liddes :

d'Autan ; *Berthoud* ; *Blanc*; *Boulange* ; *Canalis* (surnom repris des *Riche*) ; *Catrin* (*de Catreïn*) ; *de la Chenaux* (ou *Canalis*) ; *Chire* ; *Chirurgi* ; *Copt* ; *Cretaz* ; *Ducret* ; *Faure* (un seul) ; *Forbot* ; *Gagnon* ; *Genoud* ; *Guillaume* ; *Lambioz* ; *Lorenchon* ; *Mathey* ; *Maure* ; *Monnay* ; *Mouraz* ; *Patachoz* ; *Des Grandes Portes* puis *Portay* ; *des Pras* ; *Prévôt* ; *Prieur* ; *Quemin* ; *Quirnioz* ; *Rivaz* ; *Rouge* ; *Truchard* ; *Truchard Quarteri* ; *Vérossaz*.

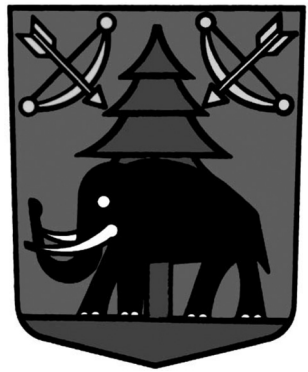
Liste selon le recensement de 1777 : *Genou*, *Mounai* ; *Moura* ; *Prévôt* ; Riva ; *Truchard* ; *Rouge* ; *Bertou* ; *Laurent* ; *Quemin* ; *Charle* ; *Mathei* ; *Prieur* ; *Copt* ; *Dupré* ; *Faubourg* ; *Alÿ* ; *Portai* ; *Gagnou*.

Je pense que « Faubourg » correspond à « Forbot » ; « Laurent » à « Lorenchon » ; « Dupré » peut-être à « des Pras » ; *Alÿ* (6 personnes en 1777) et *Charle* (2 personnes en 1777) me sont inconnus, les autres sont assez clairs.

A ce jour, l'habitude des surnoms n'a pas disparu, elle n'a rien de discriminatoire mais se décline plutôt en des termes francisés : les Carreaux, les Philibert, les Gagnou, les Catrins…

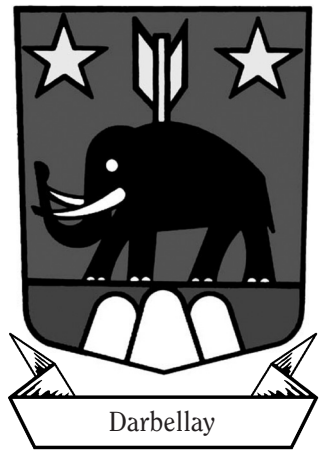
Etienne Joseph Darbellay de Liddes épouse dans les années 1820 une ressortissante de Commeire Catherine Lucie Pellouchoud (1802-1844) et fonde famille dans la commune d'Orsières. Son fils Etienne Joseph (1835-1886) fait également souche à Commeire, puis, à chaque génération, un enfant migre : Adrien (1877-1952) qui naît à Reppaz, Paul (1901-1969) qui naît à Chez-les-Addy, est élevé à la Rosière puis épouse Jeanne Rausis (1906-2003) de Ville. C'est là que naîtront leurs huit enfants, dont Michel en 1934.

I. De gueules à un éléphant de sable accorné d'argent, sur une terrasse de sinople, passant devant un sapin du même cantonné en chef de 2 flèches avec leurs arcs d'or, posées l'une en bande à dextre, l'autre en barre à sénestre.



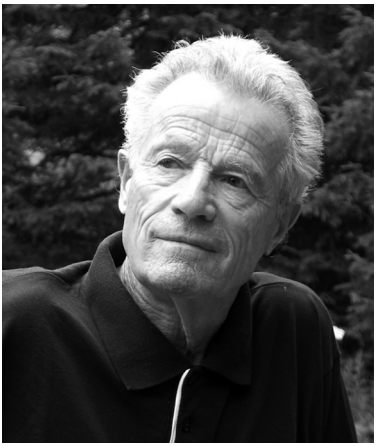
Portraits et sceaux dès le XVIII[e] siècle, avec des variantes : l'éléphant contourné, le champ d'azur. Ces armes, dans le goût du XVIII[e] siècle, jouent sur le nom : le sapin appelé en dialecte darbé, et des flèches ou arbalètes.

II. D'azur à l'éléphant de sable accorné et ongle d'argent, passant sur une terrasse de sinople chargée de 3 monts d'argent, l'échiné percée d'une flèche versée d'or entre 2 étoiles à 5 rais du même.



Portrait et divers documents; d'Angreville, 1868. Variantes : l'éléphant contourné, les pennes de la flèche et les monts de gueules. On peut voir aussi dans ces armes un jeu de mot évoquant les belluaires qui chassent avec des flèches ou des dards un animal sauvage: bellua. Cf. Armorial valaisan, 1946, pp. 73-74 et pl. 32. Armorial de la Bourgeoisie de Sion, 1976.

Michel Darbellay



Né le 21 août 1934 à Orsières et mort à Martigny le 11 juin 2014, Michel Darbellay est un alpiniste, guide de haute montagne et organisateur d'expéditions, surtout connu pour avoir réalisé la première ascension en solitaire de la face nord de l'Eiger en août 1963.

Michel Darbellay fréquente la montagne dès son plus jeune âge en compagnie de son père et de ses frères. De l'âge de quinze ans et jusqu'à vingt-deux ans, il pratique un alpinisme classique avant de tenter des ascensions de grande envergure. Alpiniste d'une extrême rapidité, Darbellay devient guide de haute montagne et moniteur de ski à Verbier. Il est l'auteur de nombreuses premières dans le val Ferret telles que la face nord de la pointe Volluz ou la face nord du mont Grépillon.

Son exploit d'août 1963 le propulse en première page des magazines du monde entier et en font le guide incontournable pour de prestigieux clients à la recherche d'adrénaline. Au-delà de tout ça, l'homme ne souhaitera jamais s'en vanter. L'histoire dit même qu'il n'avait jamais pensé à prendre une photo au sommet. Toujours, la modestie figure en première place des qualités qu'on lui reconnaît. Léger, il enchaîne les voies plus difficiles des Alpes. La face nord du Cervin, le Pilier Bonatti des Drus, l'Aiguille noire de Peuterey au Mont-Blanc. Il les avale, discret, rapide et ne s'embarrasse pas de mots dans des carnets de course.

Mais c'est dans son Val Ferret natal que la roche gardera son souvenir le plus étincelant, sur le granit brûlé par le soleil du Petit Clocher du Portalet. Sur l'emblématique monolithe, qui s'illustre par la modestie de son dénivelé conjuguée à sa redoutable difficulté, il ouvrira en 1962 et 67 deux voies d'escalade extrême, avec son frère et un ami. L'une porte son nom, l'autre Esprit de Clocher. Mises ensemble, l'esprit de Michel Darbellay se trouve, plus que jamais, inscrit dans le clocher. Suspendu, heureux, paisible, léger, au-dessus du vide.

Voici son portrait publié dans l'Illustré en octobre 2013.

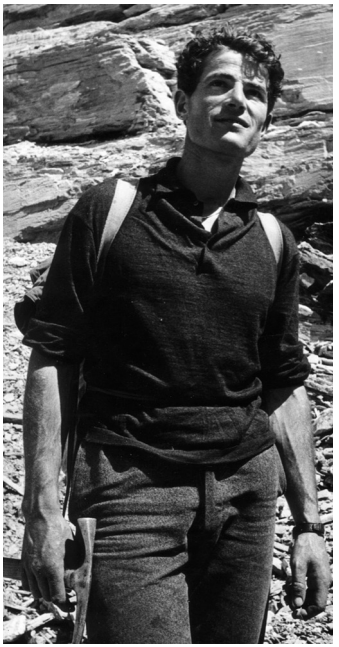
Le solitaire de l'Eiger

La paroi nord de « l'ogre des Alpes » fête un double anniversaire cette année. Conquise pour la première fois par une cordée austro-allemande en 1938, elle fut domptée en solo par le Valaisan Michel Darbellay il y a un demi-siècle.

Il a dit à sa mère qu'il allait « chercher des abricots ». Il convoitait en fait la face nord de l'Eiger (3974 m) pour une première en solitaire. C'est beau de mentir quand c'est bien fait, signé Michel Darbellay. Août 1963. Cet athlète, ses boucles brunes, débarquant d'un train à la Petite-Scheidegg, au pied de la montagne mythique, on dirait Burt Lancaster. Une courte nuit à l'Hôtel Bellevue des Alpes puis, à 3 heures, début de l'étreinte entre l'homme et Gargantua, 1800 mètres de face. Depuis la première ascension de cette paroi d'exception par la cordée austro-allemande d'Anderl Heckmair en juillet 1938, quelques courageux – ou téméraires – ont tenté le coup en solitaire. Ils ont échoué, sont morts d'épuisement ou sont tombés. Pour Michel Darbellay, ce sera un autre programme: dix-sept heures d'escalade, un piolet, une corde de 30 mètres pour l'auto-assurage, du sucre de raisin et du thé chaud comme seuls compagnons. Puisqu'il fut le premier et puisque cela fait cinquante ans, le terme de pionnier n'est pas usurpé.

« Se dominer malgré la tension »

Dans son chalet de La Fouly, au cœur du Valais minéral, où dégouline à la fenêtre du salon ce qu'il reste du glacier de l'A Neuve, le presque octogénaire revient sur son exploit avec simplicité et modération, ses marques de fabrique. Mais voici d'abord ce que son épouse, Agathe, en dit: « Je l'ai



connu après son exploit à l'Eiger, à un cours de profs de ski aux Grisons. Je trouvais qu'on faisait beaucoup de cinéma autour de lui. Moi, je ne faisais pas de cas. C'est ensuite sa modestie et son extraordinaire gentillesse qui m'ont séduite. » Et pour que les choses soient bien claires : « Si je l'avais connu avant, il ne l'aurait jamais fait. Il n'aurait jamais osé me mentir. » L'analyse du principal intéressé. « La question était : comment réagit-on, sur le plan psychologique, seul dans cette montagne-là ? Il faut n'avoir aucun doute sur ses moyens. Savoir qu'on peut passer partout. Et être tranquille. Je savais que je grimpais bien et que j'arrivais à me dominer encore plus avec la tension. Ce jour-là, franchement, j'ai tout le temps été heureux dans la face. »

Maîtrise de soi et entraînement : Michel Darbellay est encore enfant quand il acquiert les fondamentaux de l'alpinisme. Dans le val Ferret, quand il ne garde pas les vaches, il « grimpe sur tous les cailloux » avec ses frères, « même à des endroits d'où on n'osait pas redescendre ». Puis viennent les premières. La Dalle de l'Amone, avec son frère Daniel, à 17 ans, le Petit Clocher du Portalet dix ans plus tard. Des escalades très techniques. Il aligne aussi les grandes courses alpines, si bien qu'à 26 ans, au début de son cours d'aspirant guide de montagne, il se sait capable de réaliser les voies les plus difficiles des Alpes. Michel Darbellay s'engage à l'Eiger en 1963 parce qu'il y pense depuis un certain temps et que, par hasard, l'occasion se présente. Cet été-là, le client qui l'a engagé à la saison est malade quelques jours. Cela laisse au guide d'Orsières une petite fenêtre de tir. Beau temps, sec et froid. Seul le directeur du Bellevue, Fritz Von Allmen, est dans la confidence. « Je ne voulais pas ameuter », commente Michel Darbellay. L'ascension se passe bien. Dans le premier tiers, avant la traversée Hinterstoisser, il commence par dépasser une cordée allemande. A certains endroits, il y a de la glace sur la roche, ce qui l'oblige à contourner la voie Heckmair, comme à droite de la cheminée de la Cascade. Selon les passages, le guide opte pour l'auto-assurage, ce qui exige de planter des pitons en montant, de s'arrimer au dernier, puis de redescendre pour ramasser ses pitons et remonter une deuxième fois

la portion désescaladée. « Techniquement, en escalade pure, il y a plus difficile que la face nord de l'Eiger mais, entre le choix de l'itinéraire, le mélange de roche et de glace, le temps changeant, cette paroi reste l'une des ascensions les plus complètes ». A une heure du sommet, bivouac. Suspendu à un piton, Michel Darbellay s'offre une interminable nuit de noces avec l'« ogre des Alpes » et boucle son expédition le lendemain… « Disons satisfait, presque euphorique, mais sans exagération ». Arrivé au pied de la face, sollicité par quelques journalistes, son premier commentaire sera : « C'est une grande montagne… Je suis mort de fatigue ». Plus tard, certains médias lui proposeront plusieurs milliers de francs en échange d'une photo de lui au sommet de l'Eiger. Mais le voilà bien incapable de les exaucer. « J'aurais, c'est vrai, pu demander à quelqu'un de me rejoindre par la voie normale pour me prendre en photo. Mais je n'y ai pas pensé ».

Un modèle de chaussures à son nom

Michel Darbellay n'est pas venu à l'Eiger en collectionneur conquérant. C'est un état d'esprit. « Comme guide, je n'ai jamais conservé non plus mes carnets de course. Pour moi, une fois que la page est remplie, on la tourne. J'aurais sûrement eu la capacité d'enchaîner quelques grandes premières. Je ne l'ai pas fait. Par négligence peut-être… Mais pas de regrets ».

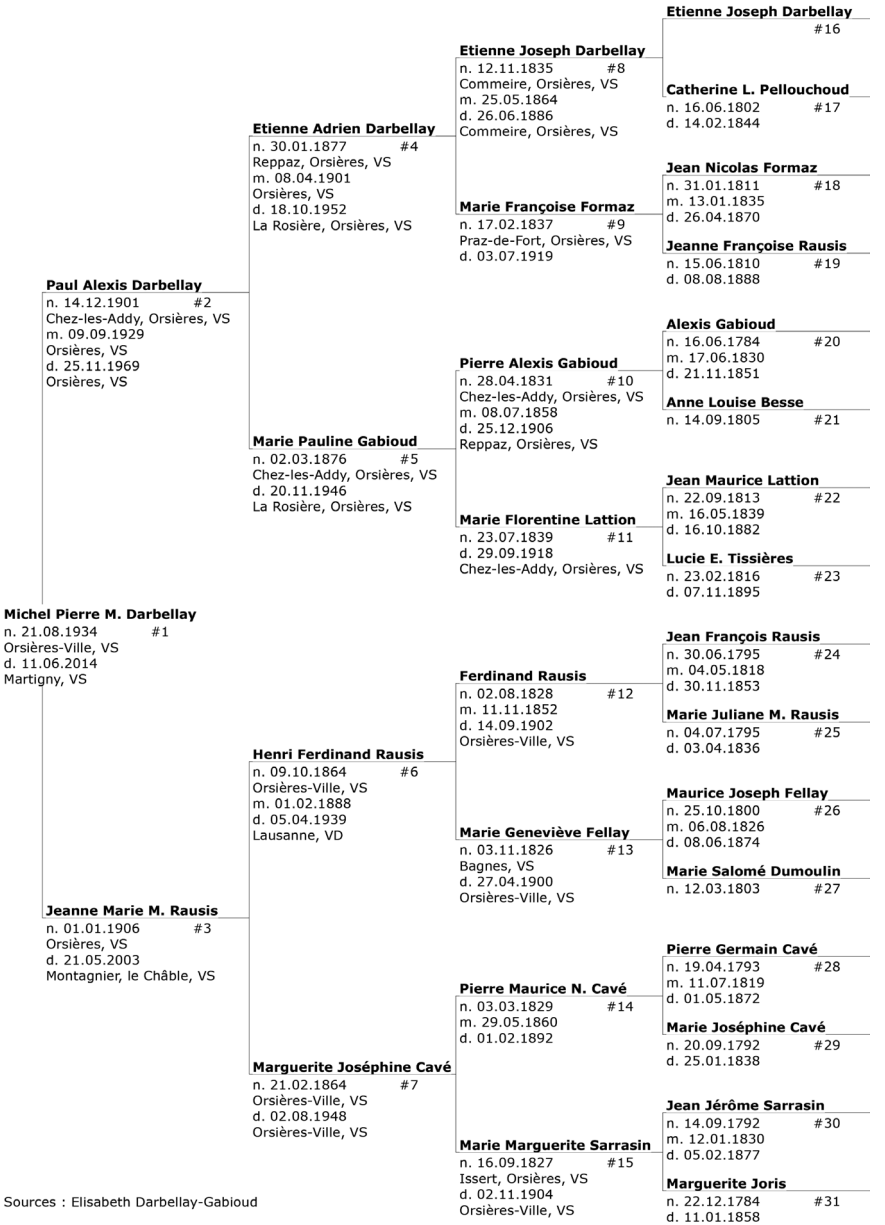
Après la face nord de l'Eiger, le guide d'Orsières vivra sur les acquis d'une réputation retentissante. Cet exploit est relayé dans les médias du monde entier. Des clients, souvent fortunés, l'engagent pour réaliser des voies difficiles sans bivouac. Il devient consultant technique pour une marque de chaussures

de montagne qui commercialise la Super Darbellay. Chemin faisant, ses clients deviennent un peu ses mécènes en finançant des expéditions. A l'image de l'industriel italien Dante Caraffini qu'il emmène au Groenland, au Kilimandjaro, au mont Kenya et en Alaska, et grâce à qui Michel Darbellay rencontre le pape Pie XII ou Lord Shaftesbury qu'il accompagne en Himalaya. Plus proche de nous, le guide emmènera également le président de la Confédération Pierre Aubert dans sa cordée. En 1967, au retour de sa première hivernale au Piz Badile avec des camarades, qui reste aujourd'hui encore la plus éprouvante expérience en montagne de Michel Darbellay (il a perdu 10 kilos en une semaine), le journaliste-écrivain-alpiniste Gaston Rébuffat écrit un article dithyrambique dans *Le Monde*, le qualifiant coup sur coup de « remarquable grimpeur », « excellent montagnard », « magnifique skieur », « à l'équilibre physique et moral exceptionnel ». Une fois que la page est remplie, on la tourne. A 79 ans, Michel Darbellay regarde ses successeurs continuer d'écrire l'histoire de l'alpinisme avec un infini respect, comme les fusées Ueli Steck ou Dani Arnold, qui grimpent la face nord de l'Eiger en 2h 47 et 2 h 28 respectivement. En hiver.

« Le matériel a évolué, la technique a évolué. Cette génération est née avec l'escalade sportive en tant que discipline. C'est une bonne évolution. Ils font des efforts individuels extraordinaires. Ils ont atteint ce niveau parce que, lors de l'apprentissage, ils ont eu le droit de tomber, donc ils ont repoussé les limites. Nous, on n'avait pas le droit de tomber, on devait garder une marge. » Pour les abricots, pour maman.

Source : http://www.illustre.ch/illustre/article/le-solitaire-de-l'eiger

Généalogie ascendante de Michel Darbellay (1934 – 2014)

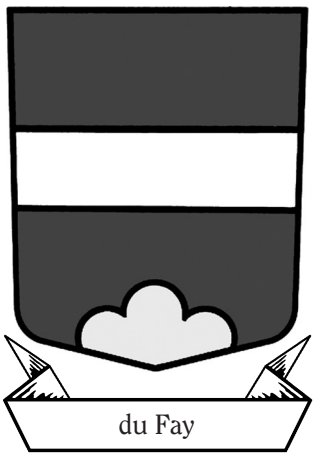


Sources : Elisabeth Darbellay-Gabioud

[Les] du Fay

Famille valaisanne originaire du hameau du Grand Fay (commune de Troistorrents). En 1519, Pierre est reçu bourgeois de Monthey. Guillaume (décédé en 1557), banneret de Monthey en 1549, acquiert divers fiefs dont la seigneurie de la Vallaz près d'Evian et prend le titre de noble, confirmé par la Diète de 1578 ; il établit sa résidence dans la maison forte du Crochetan à Monthey. Il eut deux fils : Jean (1553-1586), à l'origine de la branche aînée des Fay de Tanay établie au Crochetan, et Pierre (1558-1623), auteur de la branche cadette des Fay de Lavallaz, installée au château de Châtillon-Larringes à Collombey.

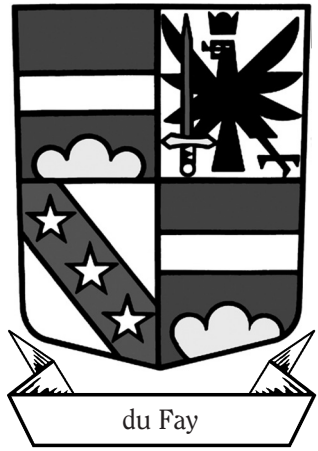
Les Fay de Tanay donnent à Monthey de nombreux bannerets aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, tel Antoine. Cette branche, qui a dominé la vie politique montheysanne au XIX[e] siècle, entre autres avec Pierre Louis, s'éteint à Sion avec Charles-Louis (1813-1882), officier au service de Sardaigne. Les Fay de Lavallaz qui sont, en leurs divers rameaux, bourgeois de Collombey-Muraz, Monthey, Ardon, Sion et Viège, ont donné de nombreux magistrats, officiers et hommes politiques, tel Joseph. Cette branche cadette prend le nom de Lavallaz et se distingue dans l'industrie du tabac et la politique avec Charles de Lavallaz et son neveu Eugène de Lavallaz.



I. *De sinople à la fasce d'argent, accompagnée en pointe d'un mont de 3 coupeaux d'or.*

Pierre sculptée à l'entrée du château de Châtillon, à Collombey, 1633. Lettres de confirmation de noblesse concédées par Christine de Bourbon, régente de Savoie, 1642. Panneau généalogique et héraldique des du Fay, exécuté en 1771 pour le 40[e] anniversaire de mariage de Joseph-Emmanuel du Fay (1702-1775) et de Marie-Marguerite du Fay de Lavallaz : *Quos Sanguis jungit et Amor,* au Musée de Valère, Sion. De nombreux documents publics et privés sont mentionnés dans *L'Armorial valaisan* de 1946, pp. 82-83.

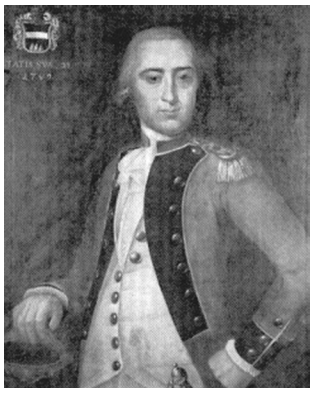
II. *Ecartelé : aux I et IV de sinople à la fasce d'argent, accompagnée en pointe des 3 coupeaux d'or ; au II d'argent à l'aigle éployée et couronnée de sable, tenant dans sa patte dextre un glaive d'azur garni d'or, posé en pal ; au III d'argent à la bande d'azur, chargée de 3 étoiles à 5 rais d'argent.*



Armes des du Fay de Tannay. Généalogie 1771. Sans émaux : sceau aux armes et initiales d'Antoine-Jérôme, décédé en 1679 (archives Marclay, Monthey). Variante : *au II le glaive d'argent et l'aigle non couronnée, au III les étoiles d'or sur une barre de sable :* clef de voûte de 1612, pour Noble Guillaume III du Fay, banneret et châtelain de Monthey, au Crochetan. Cf. *Armorial valaisan,* 1946, p. 83, où de nombreux documents et des variantes de détails sont recensés, et pl. 38.

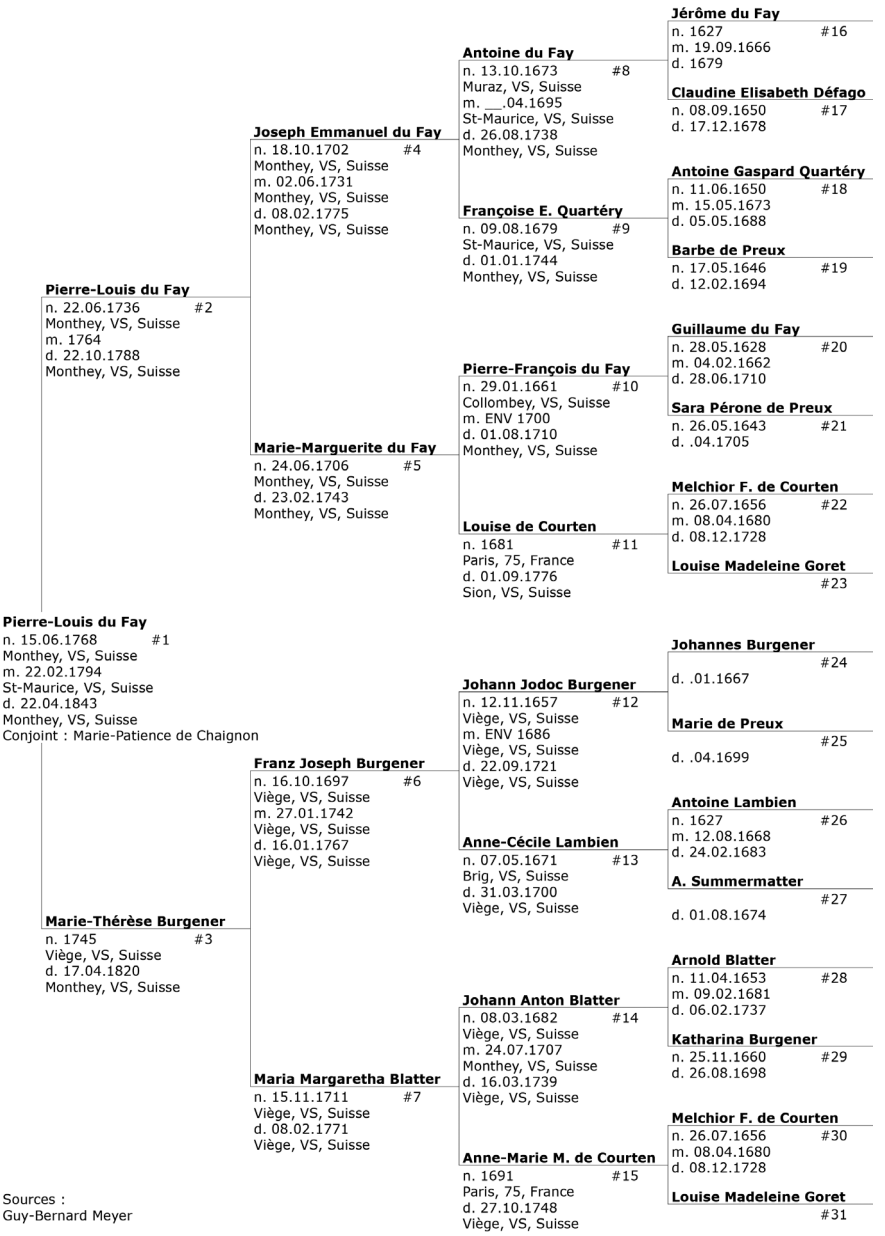
Pierre Louis du Fay

Né le 15 juin 1768 à Monthey, décédé le 22 avril 1843 à Monthey, catholique, de Monthey. Fils de Pierre-François-Louis, châtelain de Monthey, lieutenant-gouverneur, banneret, et de Thérèse Burgener. Petit-fils de Franz Joseph Burgener. Marié en 1794 avec Marie-Patience de Chaignon, fille de Pierre de Chaignon. Capitaine au service de France (1782-1792), dernier seigneur de Tanay, juge de paix, commis du sel et châtelain de Monthey, il est patriote lors de la révolution valaisanne de 1798. Il devient secrétaire français et scrutateur à l'Assemblée représentative provisoire de la nouvelle république. En octobre 1798, il est sous-préfet du district de Monthey, puis grand châtelain du dizain de Monthey et vice-président de la Diète (1802). Président du dizain de Monthey (1805-1810, 1815-1839), il participe en 1814 à l'Assemblée constituante du canton du Valais. En 1831, il tient son dizain hors des remous dus à la loi organique, qui concernait notamment l'élection des conseils communaux.



Source : e-DHS, Dictionnaire historique de la Suisse

Généalogie ascendante de Pierre-Louis du Fay (1768 – 1794)



Sources :
Guy-Bernard Meyer

[Les] Kuntschen

Famille valaisanne, mentionnée pour la première fois en 1364. Antoine, cité dans un document de 1393, venait de Simplon-Village, et son fils Jean est alors notaire à Ried-Brigue. La famille s'enrichit au service des grandes maisons féodales et dans le notariat. Une branche devenue bourgeoise de Sion en 1494 fera partie du patriciat. Elle s'associa activement à la lutte des patriotes contre les pouvoirs du prince-évêque et adhéra momentanément à la Réforme avec Martin. Les Kuntschen furent consuls (soit bourgmestres) de Sion, de père en fils, pendant six générations successives, de Jean, en 1495, à Jean Jodoc (décédé en 1705). Militaires, propriétaires terriens à la fin de l'Ancien Régime, ils se tournèrent à nouveau dès le début du XIX[e] siècle vers le notariat, le barreau et la politique, seuls moyens de maintenir leur niveau de revenus et leur prestige social.

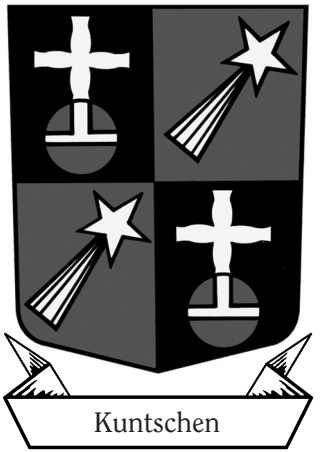
I. De sable au globe d'azur cerclé, cintré et croisé d'or, cantonné en chef de 2 étoiles à 5 rais aussi d'or.

Ces armes sont connues dès le début du XVI[e] siècle par de nombreux documents, notamment un sceau de Jean, notaire, châtelain de Sion, 1518 (*archives de la Bourgeoisie*, 22/137) ; poêle de 1663 (alliance Joyat-Kuntschen) ; peinture du XVII[e] siècle (alliance Guchot-Kuntschen) au couvent des capucins à Saint-Maurice.

Variantes :

1) coupé de gueules et d'azur, au globe (d'argent ?) cerclé, cintré et croisé (d'or ?), brochant sur la partition, cantonné en chef des 2 étoiles (d'or ?) : sceau d'Antoine, officier au service de France, 1756 (*archives de la Bourgeoisie de Sion*, 23/83). *Armorial valaisan*, 1946, p. 143, figure.

2) de sable au globe d'argent, cerclé, cintré et croisé d'or, sans les étoiles : sceau (sans couleurs) de Georg, de Brigue, 1525 (*Walliser Jahrbuch*, 1944), et panneaux héraldiques des gouverneurs de Monthey, pour Franz, de Brigue, 1561.



II. Ecartelé : aux I et IV de sable au globe d'azur, cerclé, cintré et croisé d'or (sans les étoiles) ; aux II et III d'azur à une comète d'or posée en barre.

Sceau de Martin III, 1615 (*archives de la Bourgeoisie de Sion*, 27/135) ; panneaux héraldiques de Monthey pour Jean-Paul, gouverneur, 1734 (comètes posées en bande) ; vitrail à l'Hôtel de Ville de Sion pour Joseph Kuntschen, président 1920-1944 ; *Armorial valaisan*, 1946, pl. 25.

Variantes :

1) *le globe cantonné de 2 étoiles aux I et IV* : coffre de 1612 (alliance Kuntschen-Quartéry) ; pierre sculptée de Martin III, 1623, au château de Saint-Maurice (*Archives héraldiques suisses*, 1940, p. 30) ; sceau du même, 1625 (archives Marclay, Monthey) ; vitrail de 1645 autrefois à l'église Saint-Théodule, Sion (relevé par Wick) ; poêle avec les initiales M K (Michel Kuntschen, Dr méd.) et M F (Marie-Marguerite Frégand), 1679, au chalet Maurice Robert, les Plans Mayens sur Crans (communication du Dr Olivier Clottu, Saint-Blaise, 1968) ; ex-libris de Jean-Emmanuel, f 1739 (Comtesse : Ex-libris, 1927, p. 61, et *Annales valaisannes*, 1929, p. 6).

Armoiries de Martin (IV) Kuntschen, portant la date de 1664.

Façade est de l'écurie Ambord, à Bramois.
(Photo J.M. Biner)

2) *Aux I et IV d'azur au globe d'or, cerclé, cintré et croisé de sable ; aux II et III de gueules à la comète d'or* : d'Angreville, 1868, d'après des sceaux et sculptures des XVII[e] et XVIII[e] siècles ; *Dict. hist, et biogr. de la Suisse*, t. IV, p. 413 (avec les comètes posées en bande).

3) *Coupé : au I d'azur à 2 comètes d'or aux queues dirigées vers le centre de l'écu, au II de sable au globe cerclé, cintré et croisé* : portrait de François-Paul-Xavier, 1753 (armorial de 1946, p. 144).

4) Autres variantes sur des cachets : *les comètes remplacées par des étoiles*, sans doute par erreur du graveur ; *aux I et IV le globe sur fond de gueules* (seul émail indiqué) : sceau moderne par Fiedler, graveur à Sion (communication de M. J. Marclay) ; les quartiers intervertis : *la comète* (en bande) *aux I et IV, globe aux II et III*.

Cimier : *une Fortune* (coffre de 1612, ex-libris avant 1739), ou *une aigle éployée* (sceaux, XVIII[e] siècle), ou encore *le globe des armes* (cachet avec les lettres BK, sans date, aux archives de Lavallaz, Collombey).

Devise : *Ergo movebor ou Sors est sua cuique ferenda.*

Cf. Armorial valaisan, 1946, pp. 143-144.

Kuntschen Joseph

Né le 12 novembre 1849 à Sion, décédé le 16 avril 1928 à Sion, catholique, de Sion. Fils de François Joseph, avocat-notaire, et de Victoire de Riedmatten. Marié en 1880 avec Elisabeth de Rivaz, fille de Charles de Rivaz. Avocat-notaire, diplômé en 1871, Joseph entra peu après en politique. Député conservateur au Grand Conseil du Valais (1877-1905) et au Conseil national (1890-1921), il fut le premier Valaisan à présider celui-ci (1910-1911). Conseiller d'Etat (Finances 1906, Travaux publics 1906-1917, Justice et police 1917-1928), l'une des figures marquantes du Valais au début du XX[e] siècle, il prit parti pour la modernisation du réseau routier cantonal et pour l'assainissement de la plaine du Rhône, mais entra en conflit avec Maurice Troillet, dont la politique économique audacieuse l'effrayait. Administrateur des CFF (1909-1920) et de la Caisse nationale suisse d'assurance en cas d'accidents (1912-1928).

Kuntschen Joseph

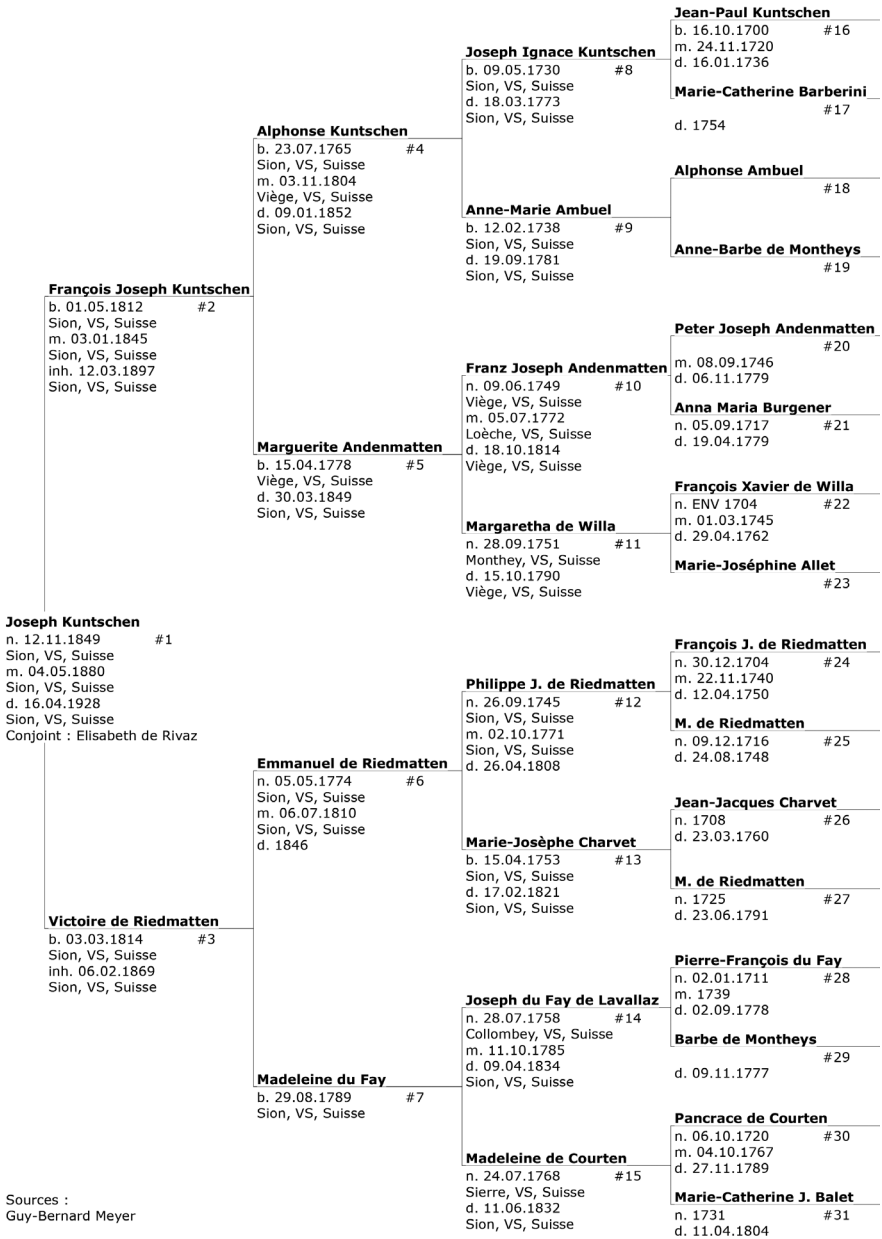
Fils du précédent, né le 21 avril 1883 à Sion, décédé le 5 décembre 1954 à Sion, catholique, de Sion. Marié en 1909 avec Adèle de Kalbermatten, fille de Louis de Kalbermatten. Avocat-notaire, diplômé en 1904, Joseph fit une carrière judiciaire en tant que juge-instructeur suppléant des districts d'Hérens (1907-1920) et de Sion (1921-1931) avant de se consacrer à la politique. Député conservateur au Grand Conseil valaisan (1921-1947, président 1929-1930). Vice-président (1917-1920), puis président du Conseil municipal de Sion (1920-1945), il put ainsi renforcer l'influence de son père. Comme il ne pouvait siéger aux Chambres fédérales en même temps que lui, il n'entra au Conseil national qu'en 1928 (1928-1935, 1937-1947). Lieutenant-colonel.

Kuntschen François

Frère du précédent, né le 30 mai 1888 à Sion, décédé le 22 novembre 1957 à Berne, catholique, de Sion. Marié en 1916 avec Rosalie Zen Ruffinen, fille de Julius Zen Ruffinen. Diplôme d'ingénieur forestier de l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich. Premier vice-directeur (1946), puis directeur du service fédéral des eaux (1948-1953), François défendit dans un rapport (1945) la construction du nouveau barrage de la Grande Dixence. Après sa retraite, il participa à de nombreuses commissions internationales concernant le problème de l'eau et fut le délégué suisse au comité de l'énergie électrique de la Commission économique des Nations unies pour l'Europe. Colonel du génie.

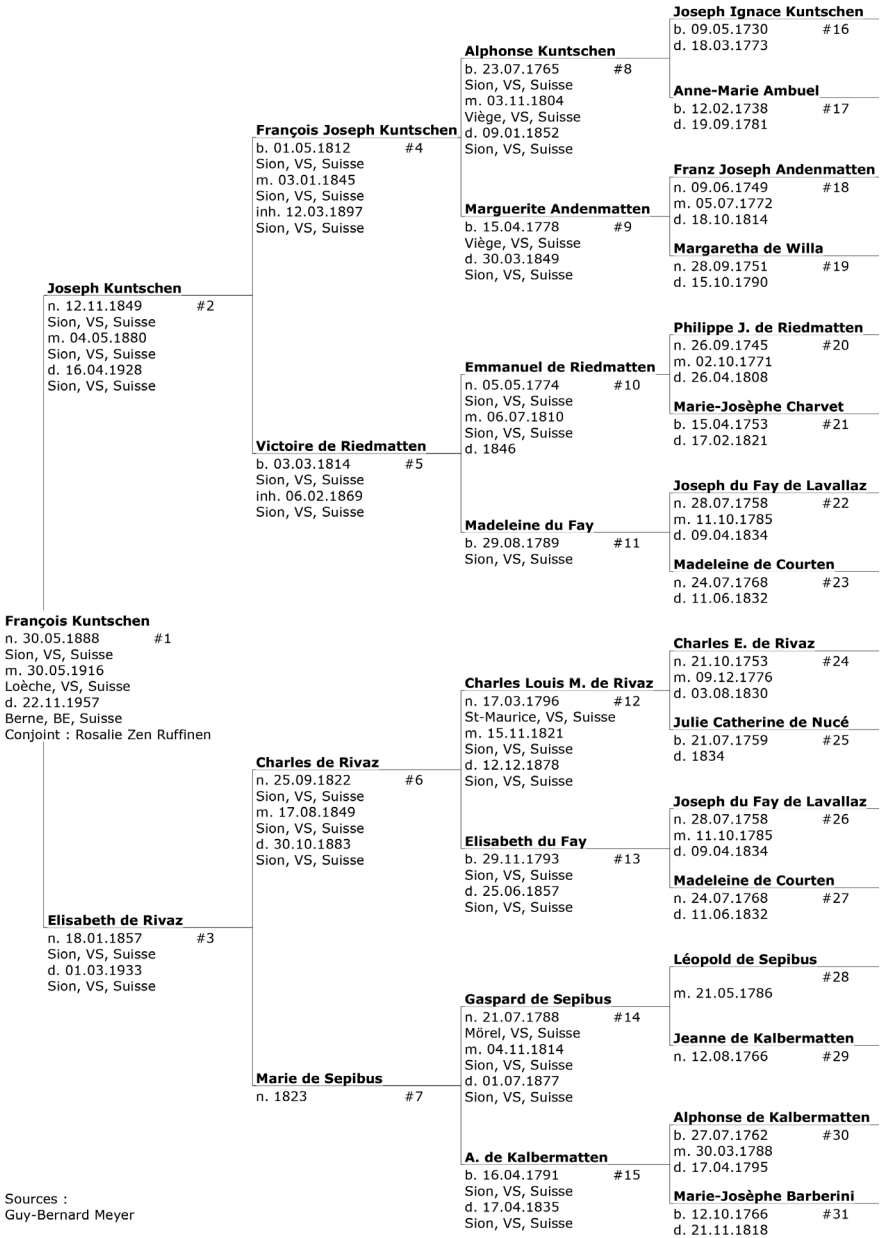
Sources : e-DHS, Dictionnaire Historique de la Suisse

Généalogie ascendante de Joseph Kunschen (1849 – 1928)



Sources :
Guy-Bernard Meyer

Généalogie ascendante de François Kunschen (1888 – 1957)

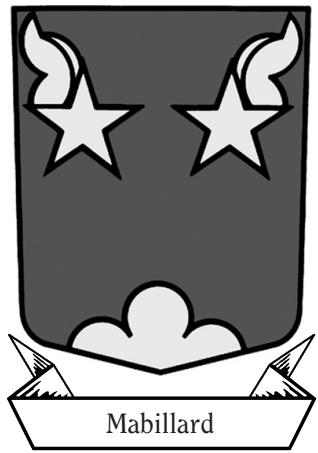


Sources :
Guy-Bernard Meyer

[Les] Mabillard

Nom latin Amabilia, variante d'amabilis, « digne d'être aimé ». Avec aphérèse de la voyelle initiale, peut être popularisé par Amable, saint auvergnat du V^e^ siècle.

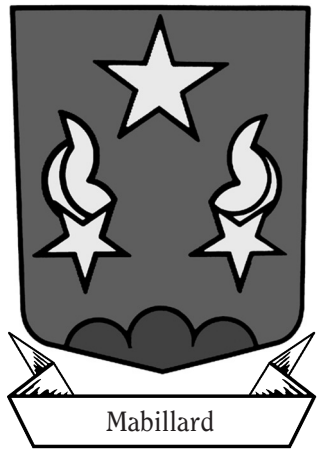
I. *D'azur à 2 comètes posées l'une en bande à dextre, l'autre en barre à sénestre, accompagnées d'un mont de 3 coupeaux en pointe, le tout d'or.*



Peinture sur une maison de Grimisuat, 1602 ; meubles de 1674 et 1691 ; documents divers ; d'Angreville, 1868.

Variantes : les queues des comètes en chef, en flancs ou en pointe. La collection de Riedmatten donne les armes sans émaux, avec un globe terrestre, sommé de la croix, entre les 2 comètes et les coupeaux, mais il y a probablement là une attribution erronée aux Mabillard des armes Kuntschen.

II. *De gueules à 2 comètes d'or, leurs queues levées, accompagnées en chef d'une étoile à 5 rais aussi d'or, et en pointe de 3 coupeaux de sinople.*



Armes d'alliance Mabillard-Balet, sur un autel de 1763 à l'église de Grimisuat, blason relevé par Emile Wick, p. 128. Cf. *Armorial valaisan*, 1946, p. 156 et pl. 25. *Armorial de la Bourgeoisie de Sion*, 1976.

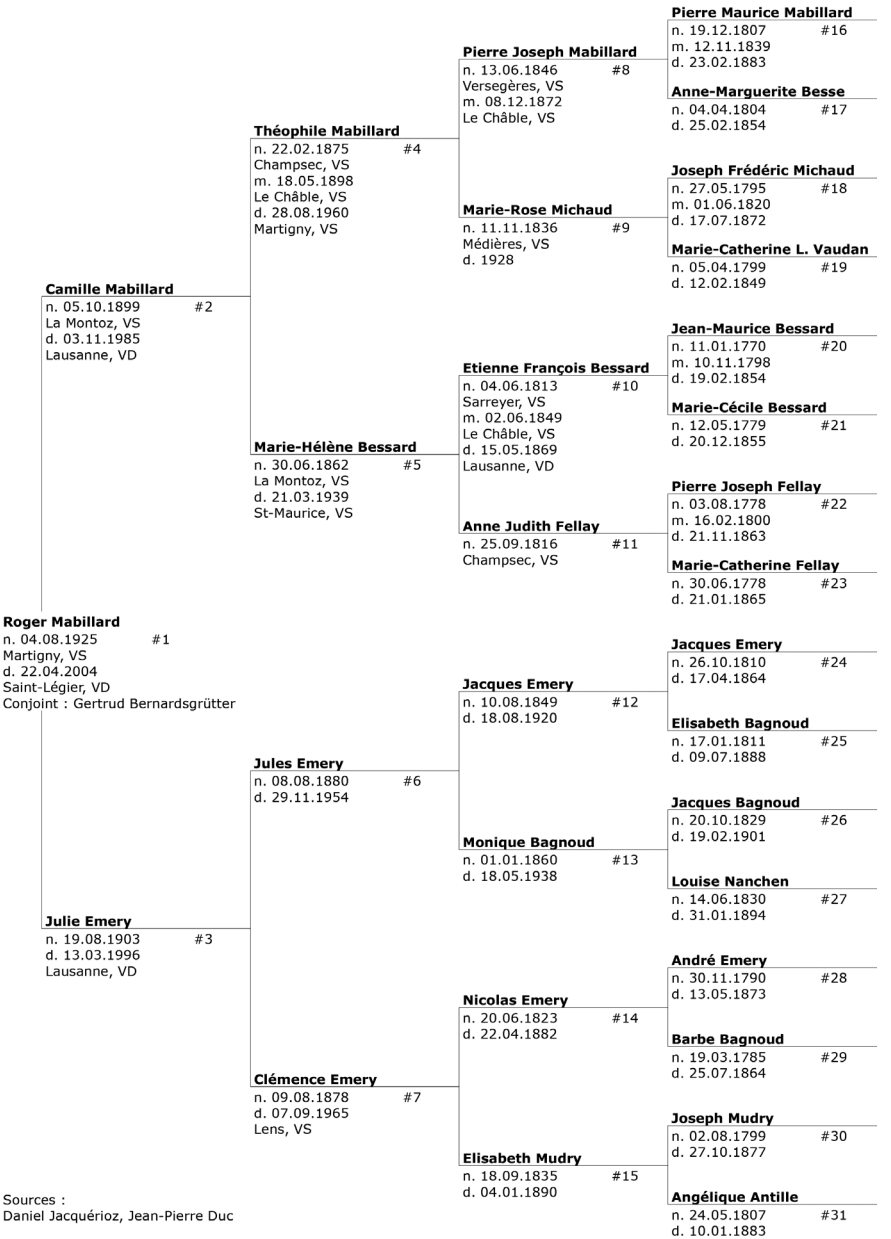
Mabillard Roger

Né le 4 août 1925 à Martigny, décédé le 22 avril 2004 à Saint-Légier, catholique, de Martigny et de Bagnes. Fils de Camille, employé CFF, et de Julia Emery. Marié avec Gertrud Bernardsgrütter. Licence ès sciences économiques et commerciales à Lausanne (1952). Officier instructeur dès 1954, officier EMG depuis 1959. Divisionnaire en 1974. Sous-chef d'état-major front (1974-1976). Roger Mabillard commanda la division de montagne 10 (1977-1981). Commandant de corps en 1982, chef de l'instruction de l'armée (1982-1987). Conservateur, il revint à une formation plus traditionnelle après les réformes des années 1970. Ses contacts avec les médias furent tendus.

Mabillard Othon

Né le 19 février 1927 à Grimisuat, décédé le 14 juin 2014 à Monthey. Ordonné prêtre le 30 mars 1952, il a été vicaire à Monthey (1952-1957). Ensuite il reprit des études à Lyon (1957-1959). Il fut curé de Vernamiège (1959-1962), directeur du Petit Séminaire à Sion (1962-1968), directeur du Grand Séminaire (1968-1970), curé de Monthey (1970-1999), auxiliaire à Monthey (1999-2000), aumônier des hôpitaux du Chablais (2000-2009). Il fut doyen du Décanat de Monthey de 1970 à 1995.
Bien qu'originaire de Grimisuat, il a été plus montheysan que les Montheysans ! Homme de cœur, il a vu au-delà de nos différences. Dès 1971, il encouragea les couples mixtes à se rencontrer et à préparer la semaine de prière pour l'unité qui a toujours lieu en janvier.

Généalogie ascendante de Roger Mabillard (1925 – 2004)



Sources :
Daniel Jacquérioz, Jean-Pierre Duc

[Les] Pellouchoud

Abbé Claude Pellouchoud

Vieille famille de l'Entremont, où elle est bourgeoise des communes de Bagnes et d'Orsières antérieurement à 1800. A Orsières, venant probablement de Bagnes, la famille apparaît vers 1618 [1] . Peut-être faut-il la rattacher aux Perussodus de Champsec et de Villette, dans la vallée de Bagnes, cités en 1354 par Pierre Gard [2]. Vu les anciennes formes Perussod, Perrussoud ou Perruchoud, antérieures à Pelluchod, Pelluchoud, on peut avancer que Pellouchoud et Pelluchoud sont issus du latin *petra*, pierre, *Petrus*, Pierre, plutôt que *pilus*, poil, pelucheux, de peluche, qui ferait allusion à une fourrure ou une étoffe à long poil.

Les armoiries, enregistrées dans la collection *Monumenta Heraldica Helvetica*, ont été communiquées par le chanoine Alfred Pellouchoud (1888-1973), de Martigny, en 1963. Il s'agit d'une composition libre de R. Marvil (Meylan), Pully :

d'or au chevron ployé d'azur accompagné de trois têtes d'ours arrachées de sable et lampassées de gueules.

Le chevron évoquerait les hauteurs de l'Entremont d'où la famille est originaire et les trois têtes symboliseraient les communes dont la famille est ressortissante : Bagnes, Orsières, ou autre [3].

D'après le Nouvel armorial valaisan, éditions du Scex, 1984, pp. 171-172.

1. Abbé Jean-Emile Tamini et chne Antoine Mudry, *Essai d'histoire d'Orsières*, 1933, p. 70.

2. Clergé de la paroisse de Bagnes, Saint-Maurice, 1932, p. 90.

3. Ferdinand Pellouchoud (1857-1927), fils de Gaspard Joseph (1815-1892) et Anne Véronique Lovey, a demandé à devenir bourgeois de Riddes en 1917 (http://scopequery.vs.ch/detail.aspx?ID=161244). Il semble que la demande n'ait pas abouti. Marc Pellouchoud (1907-1953), fils de Joseph Henri (1870-1920) et Célina Gailland (1872-1958), est reçu bourgeois de Sion en 1935. De son mariage avec Marie-Louise Anthonioz (1894-1989) est née une fille, Marcelle (1936-), célibataire. Bernard Pellouchoud (1943-1984), fils adoptif de Louis Pellouchoud (vers 1911-1989) et Eva Pfister (1908-1986), est reçu bourgeois de Romanel sur Lausanne. De son union avec Iride Visendaz (1941-) sont issues deux filles.

Alexis Nicolas Pellouchoud (1826-1910)

Fils de Jean Nicolas Pellouchoud (1795-1859) et Jeanne Monique Formaz (1798-), né le 17 septembre 1826 à Orsières, Alexis Nicolas, épouse Marie Justine Lugon (1836-1897) le 24 mars 1858 à Orsières. Il émigre aux Etats-Unis et s'installe comme fermier à Odell, dans l'Illinois [4]. Il est certainement à l'origine de la branche américaine, dont les descendants sont aujourd'hui citoyens américains [5]. Ses trois filles ont épousé trois fils d'émigrés français, tous trois enfants de Théodule Désiré Gutel (1827-1919) et Catherine Elisabeth Faivre (1834-1916). Son unique fils, Henry Nicolas Pellouchoud (1863-1932) a épousé Elizabeth Doughtery (1869-1940) dont il a eu quatre garçons qui ont fait souche. Un petit-fils d'Henry Nicolas, Patrick Arthur Pellouchoud, né en 1924, a eu neuf enfants biologiques, huit garçons et une fille, et adopté quatre autres enfants. Avec son épouse Barbara, ils ont toujours fait beaucoup pour autrui et le nom Pellouchoud provoque encore parfois des sentiments de bienveillance dans la région de Boulder. Beaucoup de leurs enfants sont maintenant mariés et ont fondé leur propre famille.

Patrick, l'arrière petit-fils d'Alexis Nicolas et Barbara son épouse.
Portrait réalisé par leur fils William.

Emile Pellouchoud (1871-1956)

Né au village de Chez-les-Reuses, le 10 septembre 1871, Maurice Emile est le fils cadet de Jean Nicolas Pellouchoud (1826-1912) et Anne-Marie Reuse alias Rausis (1831-1910), famille de neuf enfants, cinq filles et quatre garçons (une fille n'a vécu que seize mois, et

1. De 1850 à 1900, environ 18'000 Valaisans ont émigré au Nouveau-Monde. 75 % en Amérique du Sud, le reste dans le Nord. Deux sœurs d'Alexis Nicolas Pellouchoud (1826-1910) émigrent également en Amérique du Nord avec leurs maris. Leur mère les rejoindra après le décès de son époux. Elle y est décédée à une date inconnue

5. Il y eut plusieurs Pellouchoud parmi les émigrants vers les Etats-Unis, mais Alexis Nicolas est sans doute le seul à avoir fait souche et donc probablement l'ancêtre commun à tous les Pellouchoud des Etats-Unis. La descendance de Léonce Florentin Pellouchoud (1891-1964), décédé le 9 juillet à Seal Beach en Californie, est en Suisse. Maurice Adrien Pellouchoud (1888-1970), et Maurice Henri Pellouchoud (1890-1957) naturalisé en 1939, semblent ne pas avoir eu de descendant.

Portrait du chanoine Emile Pellouchoud.

un garçon une dizaine de jours). Un seul enfant se maria, Edouard Jules Pellouchoud (1867-1912), grand-père maternel de l'actuel évêque de Sion, Mgr Jean-Marie Lovey.

Entré à l'âge de vingt ans au Grand-Saint-Bernard où il fait profession solennelle le 23 août 1894, il a laissé le souvenir d'un religieux « simple, modeste, pieux, zélé, exemplaire en tout, travailleur infatigable, homme de grand savoir et d'émouvante humilité ». Ancien élève des Ecoles d'agriculture théorique de Pérolles (Fribourg), de viticulture de Praz (Vevey) et d'horticulture de Genève, le frère Emile fut « *la cheville ouvrière dès la première heure et la figure la plus représentative de l'Ecole cantonale d'agriculture d'Ecône dont le nom reste attaché au prodigieux développement de l'arboriculture valaisanne* » [6]. Il en fut d'ailleurs le directeur de 1917 à son transfert à Châteauneuf (1923) où il continua à donner ses cours jusqu'en 1934 [7].

Voici le témoignage du colonel Edmond Giroud (1893-1977), ancien élève d'Ecône, qui visita le frère Emile peu de temps avant sa mort survenue le 23 novembre 1956, à l'âge de 86 ans, à Saint-Oyen (Val d'Aoste, Italie) :

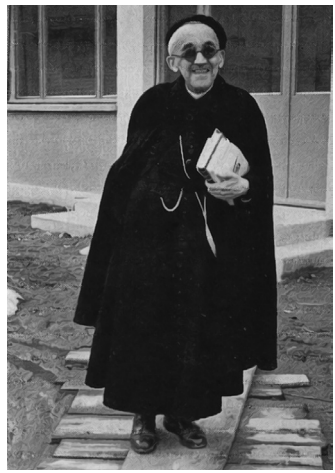
« *Nous avions des professeurs que nous aimions bien. (…) Mais celui que nous aimions et respections plus particulièrement c'était le bon frère Emile. Travailleur infatigable, homme de grand savoir et d'émouvante humilité. La vigne, le jardin fruitier et le verger étaient son domaine très cher et admirablement tenu. Nous savions que les fruits d'Ecône s'en allaient jusqu'à la table des souverains d'Italie. J'ai revu le Frère Emile quelque temps avant sa mort. Il était à la ferme de Saint-Oyen, dans la vallée d'Aoste. Comme je le demandais à la porte, on me répondit : "Il est certainement à la chapelle." Je m'y rendis à pas feutrés et me dissimulant pour ne pas troubler sa dévotion. Le bon Frère Emile faisait le chemin de croix. L'exercice terminé, nous tombions dans les bras l'un de l'autre, puis autour d'une table combien hospitalière, ce fut l'évocation émouvante des gens et des choses du passé. Frère Emile, un saint !* [8]»

6. Chanoine René Berthod, « Une première étape : Ecône », in Plaquette commémorative publiée pour le 25e anniversaire de l'Ecole cantonale d'agriculture de Châteauneuf, « 1923-1948, Châteauneuf, école d'Agriculture », 1948.

7. *Le Nouvelliste valaisan* du 4 décembre 1956 affirme qu'il ne suspendit son activité qu'en 1948.

8. Lettre préface, in abbé Georges Crettol, recteur de l'Ecole cantonale d'agriculture de Châteauneuf - Sion, « Ecône, première école valaisanne d'agriculture », édition valaisanne de vulgarisation agricole, Sion, 1967, pp. 6 et 7.

Alfred Pellouchoud (1888-1973)



Le chanoine Alfred Pellouchoud

Originaire de Commeire, fils de Maurice Nicolas Pellouchoud (1850-) et Justine Besse (1858-1927), Maurice Alfred est né à Paris le 12 novembre 1888 où ses parents vivaient alors [9]. Il revint en Valais alors qu'il n'avait que cinq ans. Ordonné prêtre pour la Congrégation du Saint-Bernard le 26 juin 1913, il fut professeur de théologie de 1913 à 1928, et sur la fin de son mandat, également prieur de l'Hospice (1920-1928). Il est ensuite nommé curé de Sembrancher (1928-1940), professeur de philosophie (1940-1946), puis recteur de Ravoire (1947-1950).

Le chanoine Pellouchoud aimait l'histoire. Il fut un membre fidèle et assidu de la *Société d'Histoire du Valais romand*. On lui doit d'ailleurs plusieurs études historiques de valeur. En 1953, il donna dans les *Annales valaisannes* un travail, assez technique pour attirer l'attention, sur certaines lignes permanentes de notre histoire locale : *Notes sur la continuité des biens féodaux à Martigny*. Puis, en 1955, une relation sur *Une famille de Bagnes en Amérique : les Deléglise*. Les lettres et documents inédits font de ce travail une étude attachante. On lui doit également de nombreuses nécrologies consacrées à ses confrères défunts (il a notamment écrit celle du frère Emile Pellouchoud).

Le dernier ouvrage du chanoine Pellouchoud est l'*Essai d'histoire de Sembrancher* paru dans les *Annales valaisannes* de 1967. Modestement, l'auteur déclare : « *Bien des éléments m'ont fait défaut et ce travail est par suite resté bien imparfait* »… Sans doute, personne ne peut se flatter d'avoir tout connu et tout dit, en histoire comme en littérature ou en sciences ! Mais cet essai constitue néanmoins une mine précieuse de renseignements, et il suffit d'être aux prises avec l'indigence de la documentation sur certaines localités pour apprécier d'autant plus les monographies concernant d'autres lieux privilégiés et pour rendre un juste tribut de gratitude à leurs auteurs.

Le chanoine Pellouchoud est de ceux-ci : chercheur modeste et probe, il a aimé son pays et l'a fait mieux connaître. Ces villages de l'Entremont que traverse « *le voyageur emporté par la vitesse…, ces villages ont eu*

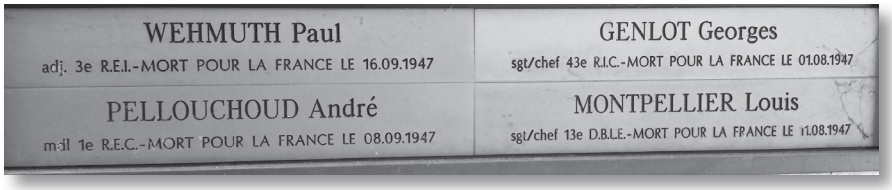
9. Cette naissance sur sol français lui permit d'obtenir la double nationalité, suisse et française, suite à une demande faite par son père le 27 août 1907 (cf. *« Bulletin des Lois »*, B. n° 4197, 289e).

une vie, quelques-uns eurent leur nom marqué dans des itinéraires de voyage » ; ils ne sont peut-être pas tous arrivés à une grande notoriété, qu'importe ? Alfred Pellouchoud les aimait, avec leurs habitants laborieux, « *ces paysans attachés à leur terre natale, ces montagnards que ne décourageaient pas l'escarpement de leur sol ni l'aridité de leurs champs* ». Le chanoine Pellouchoud estimait que c'était devoir de justice et de reconnaissance de les faire mieux connaître en faisant connaître leur histoire [10].

Portrait d'Alfred Pellouchoud

10. Chanoine Léon Dupont-Lachenal, *« Hommage à la mémoire de M. le chanoine Alfred Pellouchoud (1888-1973) », in Annales valaisannes, 1973.*

André Pellouchoud (1924-1947)



André Pellouchoud, mort au champ d'honneur, le 8 septembre 1947 à Phulam en Indochine.

Fils de René Pellouchoud (1890-1956) et Rosa Claret (1892-1974), neveu du précédent, André Joseph est né le 28 septembre 1924 à Martigny. Le 7 avril 1945, il partait pour la Légion Etrangère avec quelques camarades. Après une période d'instruction en Afrique du Nord, il partait pour le front d'Indochine avec le régiment étranger de cavalerie auquel il était incorporé. Ses vertus militaires lui valurent bientôt le grade de maréchal des logis et son transfert au régiment de reconnaissance, composé d'hommes particulièrement valeureux. A la tête de son escadron, le maréchal des logis Pellouchoud se distingua au cours de plusieurs combats. Sa tenue sous le feu lui valut d'être cité à l'Ordre du Régiment, puis à l'Ordre de la Division [11]. Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre 1939-1945 avec étoile d'argent. Une balle mit fin, le 8 septembre 1947 à Phulam, à la glorieuse carrière militaire du jeune décoré. Mort au champ d'honneur, il fut inhumé au cimetière militaire de Saigon [12]. Sa dépouille mortelle fut ramenée en France pour reposer dans le Mémorial des guerres en Indochine de la ville de Fréjus, inauguré le 16 février 1993 par François Mitterrand [13].

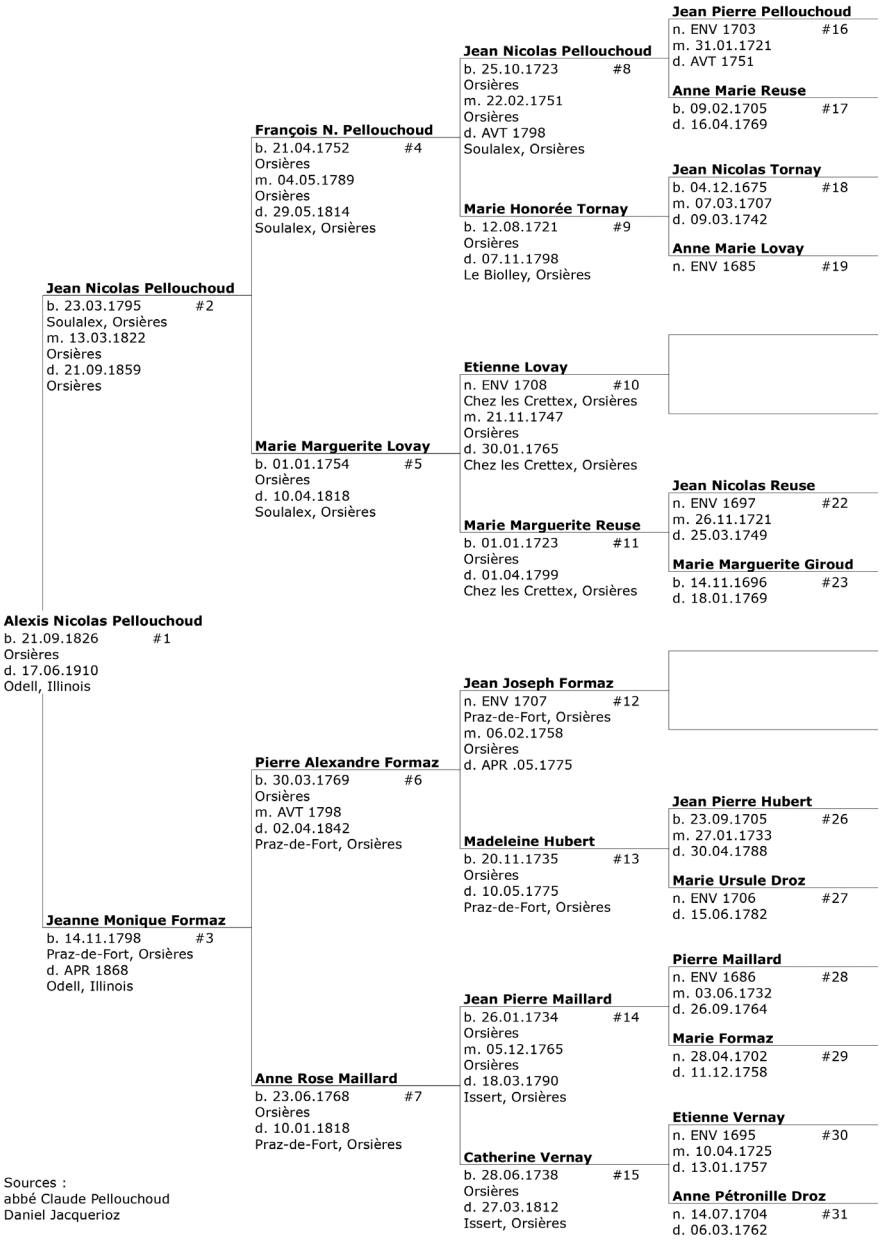
Croix de guerre 1939-1945 avec étoile d'argent attribuée à Andé Pellouchoud.

11. Le texte de cette citation est particulièrement élogieux : *« Sous-officier de grande valeur au combat, doué d'un courage au-dessus de tout éloge, volontaire pour les missions les plus dangereuses, s'est distingué pendant toutes les opérations comme agent de transmission du commandement d'unité, effectuant de nombreuses liaisons sous le feu. Le 2 février 1947, devant la coupure de Phu-Baï, s'est par deux fois rendu dans une maison pour prendre le matériel nécessaire à l'évacuation d'un camarade blessé, à travers une zone battue par une mitrailleuse adverse. S'est ensuite assuré de l'évacuation de celui-ci dans une situation difficile, permettant son transport rapide vers le poste de secours. »*

12. D'après un article paru dans *Le Confédéré du Valais,* 14 mars 1949.

13. http://www.memoiredes-hommes.sga.defense.gouv.fr

Généalogie ascendante de Alexis Nicolas Pellouchoud (1826 – 1910)

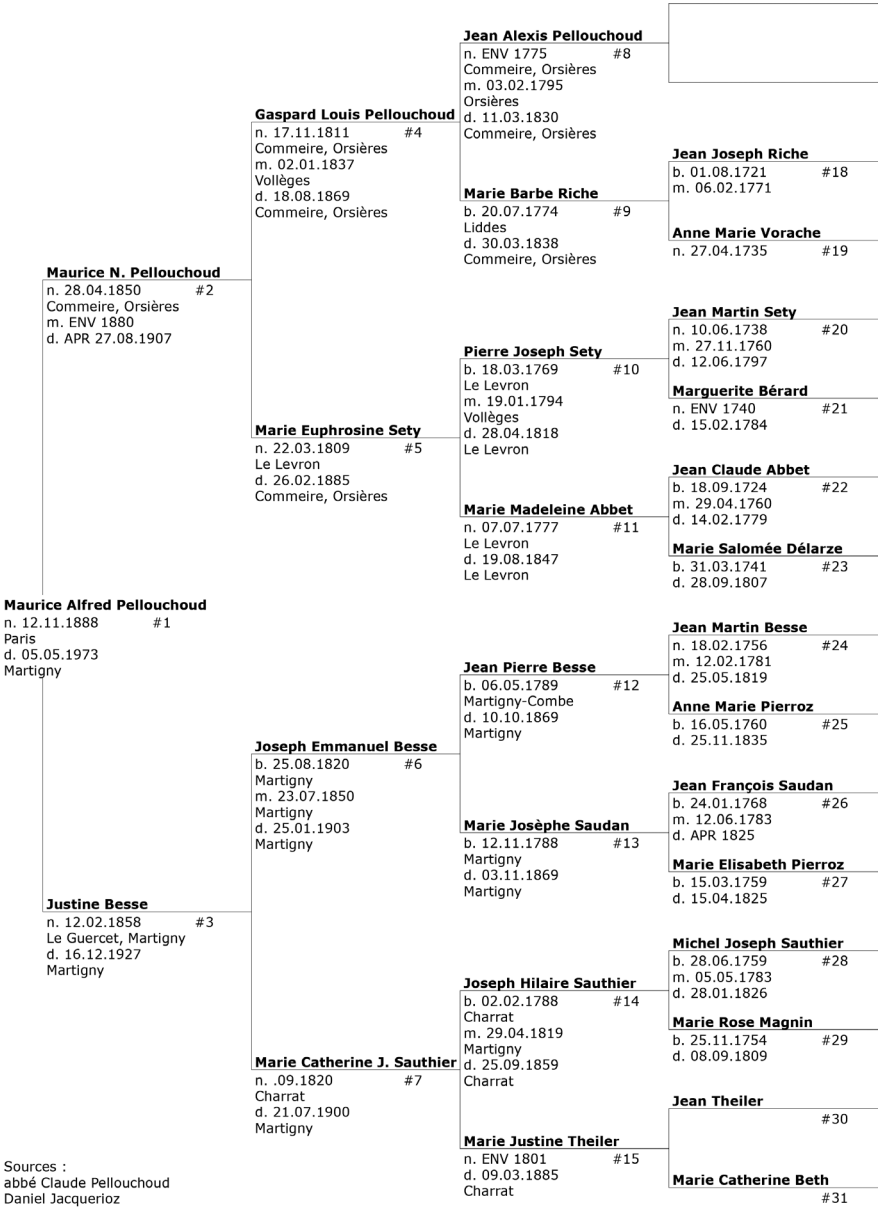


Sources :
abbé Claude Pellouchoud
Daniel Jacquerioz

Généalogie ascendante de Maurice Emile Pellouchoud (1871 – 1956)

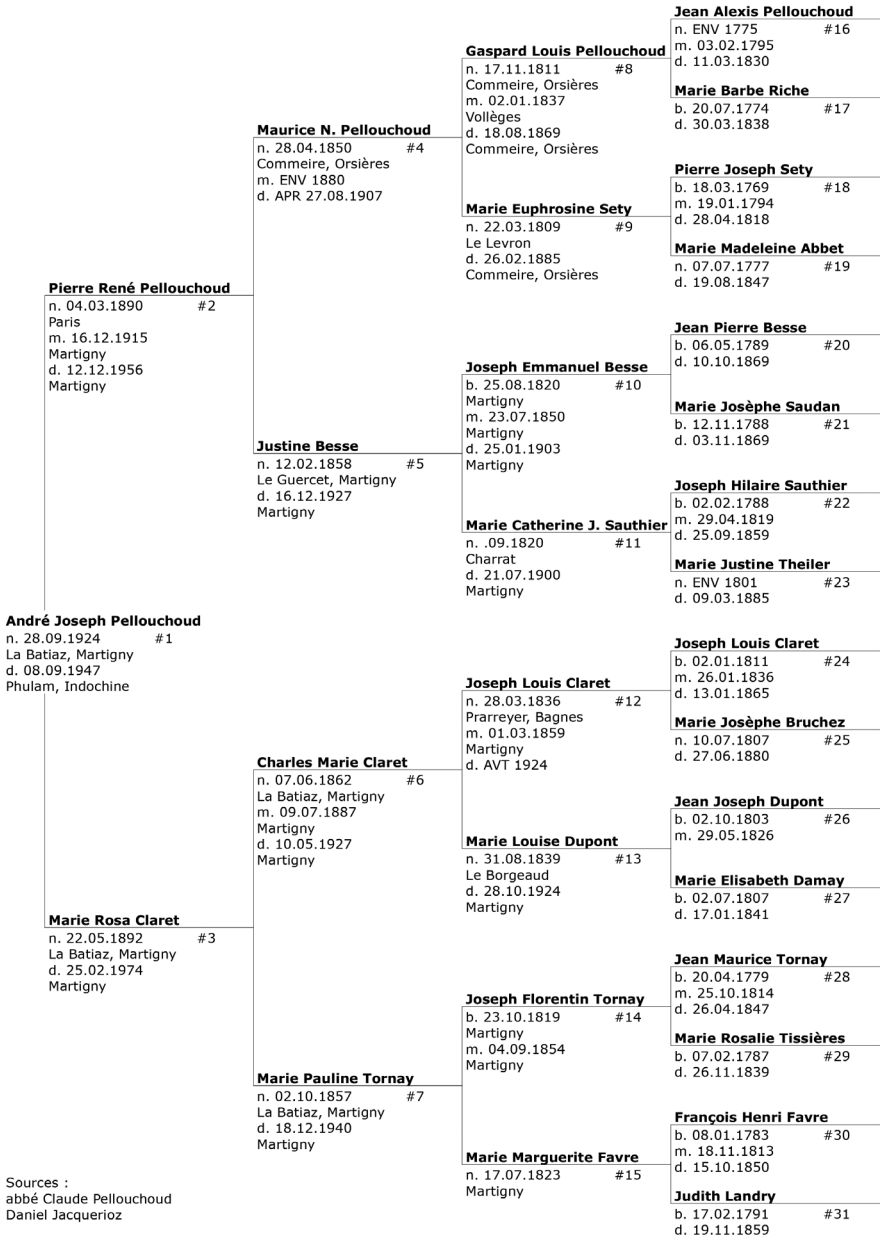
Sources :
abbé Claude Pellouchoud
Daniel Jacquerioz

Généalogie ascendante de Maurice Alfred Pellouchoud (1888 – 1973)



Sources :
abbé Claude Pellouchoud
Daniel Jacquerioz

Généalogie ascendante de André Joseph Pellouchoud (1924 – 1947)



Sources :
abbé Claude Pellouchoud
Daniel Jacquerioz

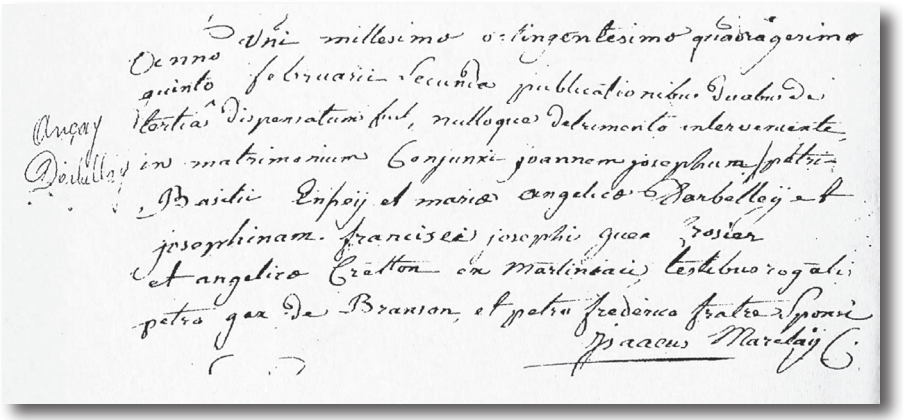
Sur les pas de Virginie Ançay… 1850–1905

Dominique Mettaz, texte d'Elisabeth Darbellay-Gabioud

Dans le texte qui suit, le destin particulier de Virginie Ançay va vous être conté. En plus des documents généalogiques, des photos retrouvées, des informations recueillies, il a fallu la foi, la ténacité, le respect et l'amour d'un arrière-petit-fils de Virginie, Dominique Mettaz de la Fontaine/Fully, pour retracer et suivre la route ardue, imprévisible et hors du commun de cette femme.

A l'origine

Cinquième enfant d'une fratrie de huit, Pierre Basile Ancey naît à La Villaz/Vallorcine le 28 août 1778. Après une jeunesse dont on ignore tout, on le retrouve le 18 février 1806 à Fully lors de son union à Marie Angélique Darbellay de Chiboz (19.9.1785). Le huitième de leurs onze enfants nés à Chiboz, Pierre Frédéric (23.2.1821-23.10.1873), s'établit à la maison Ançay de Chiboz, l'actuel Relais des Chasseurs, avec son épouse Marie Catherine Carron (16.3.1827). Ce couple, béni le 8 novembre 1842, donne à son tour naissance à une tribu de douze petits Ançay. On peut aisément imaginer que rien n'est facile en ces temps-là,



Acte célébrant l'union de Pierre Basile Ancey et Marie Angélique Darbellay.

les fruits de la terre se révélant le seul moyen de subsistance d'une famille, et, quelle terre !… maigre, caillouteuse, instable dans les coteaux sous l'assaut de la pluie et du gel, inondable dans la plaine soumise à un Rhône capricieux.
En réaction à la misère galopante qui court dans tout le Valais et plus loin encore, quatre jeunes de la fratrie se prennent à rêver d'un monde meilleur : Florence (17.10.1846 [1]), Virginie (15.9.1850), Florentin (17.4.1855) et Mélanie (7.8.1857). Attirés par l'annonce d'une vie meilleure au Brésil, promise par des démarcheurs dans la région, pleins d'espoir, ils préparent leur départ.
Dans le même temps, Virginie épouse le 18 janvier 1874 Jean Etienne Mettaz de Planuit/Fully (17.1.1846) et donne vie le 20 juillet de la même année à Etienne Benjamin.

Départ pour le Brésil

Après avoir étreint une dernière fois leur maman, embrassé frères, sœurs et amis, vendu leurs maigres biens, empaqueté de quoi débuter une nouvelle vie ailleurs, les jeunes Ançay et Mettaz rejoignent un groupe de gens du pays également sur le départ.
Le 11 janvier 1875, après avoir traversé le Rhône sur une barque, ils rejoignent à pied Charrat où les attend le train pour Marseille. Dans le port de la cité phocéenne, ces montagnards habitués aux pentes raides et à l'air sec embarquent sur un bateau à vapeur pour une traversée de l'Atlantique d'une quarantaine de jours avec, en guise de terre ferme, des flots en perpétuel mouvement.
Pour Etienne et Virginie, les difficultés de la traversée ne sont rien face au drame qui les atteint. Le petit Etienne, six mois, ne résiste pas, et c'est dans les bras bleutés de l'océan que les parents doivent confier la dépouille de leur enfant. Etreints par la douleur, ils restent cependant debout, le regard rivé au loin, dans l'espérance de lendemains meilleurs.
Enfin, la terre apparaît et les émigrants posent le pied dans le port de Moren Matinhos, au sud du Brésil, en plein été, dans une chaleur d'autant plus torride pour qui arrive du froid de l'hiver.

Etienne et Virgine en 1875 à Curitiba.

1. Question de cohérence, la date retenue a été relevée dans l'étude généalogique effectuée au Brésil. Dans le livre « Famille Ançay » de Georges Ançay : Florence (7.3.1867)

Le train pour Curitiba dans l'État de Paraná, au sud du Brésil

Début d'une vie nouvelle

La région destinée aux émigrés de Fully se situe à 70 kilomètres du port, à 900 m d'altitude, au milieu de forêts de pins : Curitiba, ville déjà habitée par des colons européens. Les Mettaz et Ançay se voient attribuer 40 hectares de terrain en friche et de forêt à Pinerinho, tout près d'autres Valaisans, les Volluz d'Orsières, réconfort ! La vie s'organise, le jardin potager, magnifique, se montre généreux, les arbres fruitiers ploient sous leur charge, les plants de vigne prennent racine, la somme d'engagement et de travail sans relâche produit ses fruits.

Etienne, Virginie et la petite Amélie à Curitiba

Le 26 février 1876, Amélie, fille de Virginie et de Jean Etienne voit le jour, bonheur.

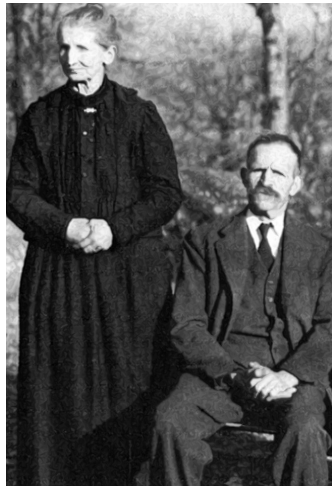
La petite est à peine âgée de 3 ans lorsque son papa contracte la fièvre jaune. Etienne n'a dès lors de cesse que de revoir sa terre natale. Avec un profond déchirement, la famille vend ses biens aux proches, dit « Adieu » à tous et quitte Curitiba pour un périple de plus 800 km jusqu'à Rio de Janeiro, lieu d'embarquement pour l'Europe. Florence, celle qui a entraîné frère et sœurs Ancay dans son rêve de vie meilleure, les accompagne, ange gardien. Restent au pays Florentin, encore célibataire et Mélanie qui vient d'épouser Emmanuel Volluz.

Etienne est épuisé lorsqu'il atteint Rio. Après une très courte hospitalisation, il y décède le 26 avril 1879 à l'âge de 33 ans.

Retour à Fully

Dans le port de Rio, les deux sœurs Florence et Virginie embarquent avec Amélie. Discrètement niché dans les entrailles de sa maman, un nouvel Etienne les accompagne. Enfant posthume, il voit le jour à la Fontaine/Fully le 16 juin 1879.

La vie à Fully pour deux femmes et deux enfants en bas âge n'est pas une solution optimale si elle doit dépendre de l'aide familiale de personnes déjà dans le besoin. Les sœurs cherchent donc mari. Florence rencontre Henri Anselin, un Français du Pas-de-Calais qui a des racines familiales en Algérie. Quant à Virginie, le 10 mars 1880, elle unit sa destinée à celle de son cousin Valentin Roduit (24.3.1855) et lui donne quatre enfants en cinq ans : Jules en 1881, Florine Aimante en 1882, Joseph Ferdinand en 1883 et Marie Angeline Appoline en 1885.



Etienne, fils d'Etienne et de Virginie Mettaz, et son épouse Florisse.

Départ pour l'Algérie

Malgré l'apport certain que ces unions ont généré, la vie ne s'améliore pas du côté de Fully. En Algérie, à Blida « ville des roses », la famille Anselin possède un restaurant. Pourquoi ne pas y tenter sa chance ?

En 1886, Florence, son compagnon Henri, Virginie, ses enfants Amélie et Etienne Mettaz, son époux Valentin Roduit et leurs enfants Jules,

Blida Algérie. Virginie et Valentin Roduit, au centre.

Florine, Joseph et Marie Angeline prennent le bateau pour une courte traversée de la Méditerranée et rejoignent l'Algérie où ils s'établissent.
A Blida, les Ancelin travaillent au restaurant, Valentin aux champs pendant que Virginie s'active au foyer. Vie heureuse dans un climat plus doux qu'en Europe ou qu'au Brésil.
Mais voilà que le 22 août 1888, Valentin, occupé à gauler des noix, chute du noyer sur lequel il est perché. Il a 40 ans et est foudroyé sur-le-champ. Virginie, qui doit bien nourrir ses 5 enfants, est alors engagée comme marmiton dans la cuisine d'Henri Ancelin.

Marie Ançay à 20 ans, en 1909.

Second retour à Fully

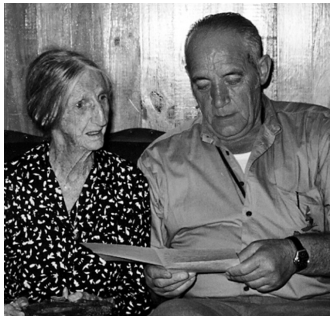
Orage sur Blida… Dans le port d'Alger, ce jour de 1889, Virginie embarque avec tous ses enfants… Elle quitte sa sœur tant aimée, enceinte des œuvres de son beau-frère. La petite Marie Ançay naît à la Fontaine/Fully le 28 juin 1890.
Le 5 novembre 1891, un nouveau drame atteint Virginie, à travers la mort atroce de sa petite Florine, 9 ans, brûlée vive par une énorme casserole d'eau bouillante qui s'est renversée sur elle.
Pour la troisième fois, Virginie convole en 1893, avec un autre cousin, Olivier Bender (22.8.1854). Mais elle n'a pas le temps de déguster longtemps avec lui le nouveau siècle qui vient de commencer, son époux décède sans enfant en 1902 déjà… et sa veuve se retrouve démunie de tout.
Avec dignité, avec cette force de caractère qu'elle a démontrée depuis toujours, elle travaille et s'assume pour n'être à la charge de personne.
Le 4 septembre 1905, quelques jours avant de fêter ses 55 ans, Virgine s'endort pour un repos éternel bien mérité et, un siècle plus tard, plus de 450 de ses descendants respirent de par le monde.

Dominique Mettaz (2.8.1928), arrière-petit-fils de Virginie, a marché sur les pas de son ancêtre lors d'un voyage au Brésil en 1993. Dans le port de Moren Matinhos, isolé sur un rocher, le regard face à l'océan, il a laissé le destin de Virginie emplir son cœur, et ces mots ont jailli :

Cueillette de fruits à Curitiba

« Amis, vous n'avez pas regardé
Comme la femme de Loth, en arrière,
Votre baluchon sur le dos
Quelques centimes en poche,
Une larme à l'œil,
Le cœur un peu serré,
Vous avez passé toutes les frontières
Pour rejoindre ces plaines lointaines
Où chante le soleil. »

Puis, moment d'intense émotion, il a vécu le bonheur de rencontrer une cousine de son grand-père Etienne, Margarida Ançay, onzième des 13 enfants de Florentin parti de Chiboz et resté au Brésil…
Rappelez-vous, Etienne, cet enfant conçu à Curitiba, né à la Fontaine/Fully, qui a fréquenté l'école à Blida en Algérie et qui est revenu essaimer en Valais. Dans les bras l'un de l'autre, comme le dit Dominique, Margarida et lui ont obtenu « le Pardon de s'être oubliés si longtemps ».



Dominique Mettaz et Margarida Ançay en 1993 au Brésil

Sources :
- Généalogie Famille Ançay Commune de Fully, Georges Ançay, éditions à la Carte, février 1999
- *T'as où les vignes* ?, Dominique Mettaz avec l'écoute et la complicité d'Elisabeth Sola, mars 2014
- Divers documents du Brésil
- L'inépuisable mémoire de Dominique

De Charlemagne à Vincent

Antoine Gauye

En 1978, je réalise qu'avec le décès de mon grand-père Victor Gauye, survenu en 1932 à l'âge de 31 ans, tout un lien avec le passé s'était rompu à jamais. Pourtant, Paul, un de ses frères décédé dans sa centième année, m'a apporté quelques réponses à de multiples questions que je me posais sur l'histoire de notre famille. Concernant la généalogie, ni ce grand-oncle, ni les cousins proches ne pouvaient me donner de précisions plus anciennes que les années 1850. En octobre 1979, je me suis donc lancé dans la recherche des ancêtres de notre famille. C'est aux Archives cantonales de Sion que mon arbre généalogique a pris ses premières racines. J'ai vu alors chaque année des branches de mon arbre s'agrandir tandis que d'autres resteront à jamais sans suite.
Un projet de recherche généalogique inédit m'intéressa lorsque je lus cette phrase de Jean de La Bruyère, « *Nous descendons tous d'un roi et d'un pendu* ». Certains affirmeraient même que huit français sur dix descendent de Charlemagne. Passionné d'histoire, cette éventualité m'a ainsi interpelé dès mes premières recherches, pensant toutefois que mes ancêtres d'origine campagnarde n'auraient probablement pas fréquenté les grands hommes des siècles passés.
L'objet de cet article est d'exposer des éléments théoriques qui pourraient amener chaque généalogiste à se raccrocher au célèbre Empereur. Je présenterai ensuite en quelques mots l'histoire de la découverte de la fameuse lignée qui unit Charlemagne à mon fils Vincent.

1. Le lien avec Charlemagne

Charlemagne est un personnage de référence de l'histoire. On le considère comme l'un des fondateurs de la France. Sur le plan généalogique, c'est un ancêtre clairement identifié de tous les rois de France. Conquérant et innovateur, il était également gestionnaire exemplaire et surtout jugé comme bienveillant envers ses sujets. C'est du moins une qualité de cet empereur qui est parvenue jusqu'à notre époque. Parmi les personnages qui ont fait l'histoire, Charlemagne est l'un de ceux qui est connu d'une part importante de la population nord-européenne. C'est ce qui pourrait pousser les généalogistes à porter leurs recherches jusqu'à cette époque.

Les lignées royales sont toutefois des lignées comme les autres, si ce n'est qu'elles comportent des rois et des empereurs. Elles ont pourtant l'avantage de mettre en évidence des personnages dont la biographie est déjà faite. Les démarches pour construire sa généalogie jusqu'au 8e siècle ne sont pas aisées. Remonter jusqu'au 17e siècle est une tâche relativement simple lorsque les registres paroissiaux du lieu de la recherche permettent d'établir les relevés BMS. Le passage au Moyen-Age dépend ensuite de l'importance des archives du lieu. En effet, il faut pouvoir se référer aux actes notariaux ou aux travaux déjà entrepris sur la lignée recherchée. Ces derniers sont parfois mis en évidence dans des livres érudits du 18e ou du 19e siècle. On peut notamment en trouver sur le site de la Bibliothèque nationale française [1] ou sur le site de la FMG [2]. Dans certaines situations, la consultation des armoriaux peut également amener des informations si l'on connaît la date d'apparition de l'armoirie.

Victor Gauye (1901-1932).

D'autres éléments essentiels peuvent favoriser l'accès à une lignée royale. Il y a notamment l'implexe, le changement de classe sociale et les événements historiques.

1.1. L'implexe

En 814, au moment de la mort de Charlemagne, l'Europe occidentale comptait environ 40 millions d'habitants. Si l'on considère en moyenne 40 générations de 814 à

1. Gallica : www.gallica.bnf.fr

2. FMG : Foundation for Medieval Genealogy : www.fmg.ac

2014, on devrait avoir théoriquement près de 12 fois la population mondiale actuelle d'ancêtres directs ayant vécu à cette époque. Il est donc sûr que parmi les 40 millions d'européens, dont 8 millions de Français, certains d'entre eux étaient plusieurs fois nos ancêtres. Il faut toutefois tenir compte du fait que les mariages se faisaient souvent dans le même village ou dans la même région. Cela peut réduire le nombre de branches de l'arbre généalogique. Si je prends le cas de mon grand-père, il ne comptait déjà plus que 28 ancêtres différents à la cinquième génération au lieu de 30. En effet, son grand-père Augustin Goye était le frère de son arrière-grand-mère Marie-Madeleine Sierro-Goye. Charlemagne et son épouse Hildegarde sont ainsi théoriquement plusieurs fois nos ancêtres. L'implexe se définit par le lien entre le nombre théorique et le nombre effectif d'ancêtres d'une personne donnée.

1.2. Le changement de classe sociale

A chaque époque, un nombre restreint de personnes détient le pouvoir et l'argent. Cette élite se doit de conserver ses prérogatives pour éviter d'être assimilée au peuple. Elle doit ainsi garder avec elle les plus importants personnages dans ses rangs et « abandonner » les autres. La plupart des mariages se faisaient par strates sociales ou professionnelles. Cela reste pourtant très théorique. En effet, statistiquement, il n'y avait pas de royaumes, de duchés ou de comtés pour un nombre illimité de candidats. Les riches marchands ne pouvaient pas céder leur commerce à tous leurs enfants. C'est alors souvent par les mariages entre une fille d'ascendance noble à un homme riche que se passait ce changement de classe sociale. Le travail du « futur » descendant de Charlemagne est ainsi de « dénicher » cette fille noble qui épousa un de ses ancêtres.

1.3. Les événements historiques

Il y a quelques décennies, la crise de 1929 et les guerres mondiales ont passablement déstabilisé la noblesse de toute l'Europe. Si nous remontons un peu plus loin dans le temps, la révolution française de 1789 a été le départ d'une incroyable modification de l'organisation sociale de notre continent. Au 17e siècle, la guerre de Trente ans a également contribué à mettre en difficulté des familles nobles dont certains de leurs membres ont dû épouser des gens du peuple.

Tous ces éléments statistiques, sociaux et historiques constituent des indices déterminants pour avoir des chances de se raccrocher à la descendance de l'Empereur.

2. La découverte d'une lignée valaisanne

La généalogie est en lien avec l'histoire d'un pays. En ce qui concerne le Valais, on sait que des familles seigneuriales ont dominé différentes régions de notre canton au Moyen-Age. Pour entreprendre ma recherche, je suis parti du principe que ces familles feraient le lien entre notre époque et Charlemagne.
L'exercice consista donc à trouver un noble valaisan ou un bourgeois influant qui chercha à marier sa fille avec un notable du val d'Hérens, région de mes ancêtres. La donnée de base ne paraissait pas si compliquée, il fallait ensuite résoudre cette question passionnante. En quelques mots, voici comment je suis arrivé à une lignée carolingienne.
« *A la fin du 16e siècle, Georges Burdin, fils d'Antoine, major de la vallée d'Hérémence, épousa Esther Supersaxo, fille de Georges III*. » C'est ce fameux lien entre les ancêtres hérensards et notre époque. Il fut déterminé pour les premières générations d'une part grâce à des recherches personnelles, d'autre part suite à des travaux présentés par d'autres généalogistes [3]. Elles furent effectuées dans des registres paroissiaux et complétées par les renseignements pris sur un parchemin [4] conservé aux archives cantonales qui confirme cette alliance étonnante. Cependant, près de 800 ans séparaient encore cette alliance de l'« Empereur »
Le 24 février 2014, une idée me vint…. si notre famille était descendante de Charlemagne, il faudrait trouver le premier descendant de Charlemagne qui est arrivé en Valais !
C'est alors que j'ai recherché les ascendants d'Esther Supersaxo, en particulier les lignées féminines de chaque génération. Dans un premier temps, aucun habitant nord-européen n'était à l'appel. Cependant, Barbara Fregand, mère d'Esther Supersaxo, descend de plusieurs « Seigneurs » valaisans du Moyen-Age.
Cela me fit penser à ces généalogies présentées sur internet dont les branches familiales remontent jusqu'à l'« Empereur à la barbe fleurie ». C'est alors que je découvris Elisabeth von Rhäzüns, fille d'un « Seigneur » des Grisons. Elle concluait ainsi, à ma connaissance, la première alliance non-valaisanne descendante de Charlemagne.
La suite, je n'osais l'espérer ! Il fallait encore faire un lien entre Elisabeth von Rhäzüns et Barbara Fregand. Grâce à des recherches complémentaires, j'ai pu toutefois établir que Barbara Fregand était descendante directe d'Elisabeth von Rhäzuns.

3. Unipop Val d'Hérens, Cours 03 « Généalogies hérensardes depuis les origines… c'est possible » animé par H. Mayoraz, Euseigne, octobre et novembre 2013.

4. Archives Supersaxo 1, parchemin 524.

Alors se déroulèrent sous mes yeux les nombreuses générations qui relient Charlemagne et notre famille. Je croyais rêver… mais c'était pourtant la réalité ; j'avais trouvé un lien de parenté avec des rois de France ou des nobles valaisans et surtout je comptais parmi les nombreux descendants de Charlemagne.

Pour conclure, je dirai que rechercher un lien généalogique avec Charlemagne reste un défi passionnant. En cas de découverte, cela devient un moment unique de la vie d'un généalogiste. L'absence d'un grand-père m'a poussé à explorer l'arbre généalogique familial au-delà de certaines frontières. A quelques jours de mes 50 ans, j'ai ainsi réalisé que, par son mariage avec Madeleine Bourdin, ce « jeune » grand-père Victor s'était allié à une famille descendante de tout un pan de l'histoire du monde. Cette découverte mérite certainement d'être encore approfondie et complétée. Elle se réfère toutefois à des recherches faites par des descendants de Charlemagne qui se sont penchés sur la question bien avant ce début de 21e siècle.

Autres sources consultées :

- C. Settipani, La Préhistoire des Capétiens, éd P. van Kerrebrouck, 1993
- Archives Commune de Leuk, site www.geneal.net et www.geneanet.org/fredo13
- Dictionnaire historique de la Suisse, site www.hls-dhs-dss.ch
- Chronique de Malacors, 1989, Fondation de Wolff
- Archives cantonales du Valais

Cette ascendance de Charlemagne est présentée ici de manière simplifiée. Nous avons mis en évidence le patronyme de chaque personne en mentionnant, quand cela était possible, les années importantes qui la concernent.

1. Charlemagne (ou Charles 1er) (ca 742-814)
2. Pépin d'Italie (ca 777-ca 810)
3. Bernard d'Italie ca 797-ca 810)
4. Pépin (ca 815-ca 840)
5. Herbert 1er, Comte de Vermandois (ca 850-ca 900)
6. Béatrice de Vermandois (ca 880-ca 931)
7. Hugues le Grand (ca 897-956)
8. Hugues de Capet (ca 940-996)
9. Robert le Pieux, Roi des Francs (ca 972-1031)
10. Henri 1er, Roi des Francs (ca 1009-1061)
11. Philippe 1er, Roi des Francs (ca 1052-1108)
12. Louis VI, Roi des Francs (1081-1137)
13. Louis VII, Roi des Francs (1120-1180)
14. Alix (Capétien) (1150-ca 1195)
15. Marguerite de Blois (1170-1230)
16. Béatrice de Bourgogne (1191-1231)
17. Adélaïde de Bourgogne (1209-1279)
18. Elisabeth de Chalon (- 1275)
19. Anna von Kiburg (1255-ca 1283)
20. Hartmann von Kiburg (ca 1275-1301)
21. Katharina von Kiburg (- 1342)
22. Albrecht le Jeune, comte de Werdenberg-Heiligenberg (- ca 1373)
23. Elisabeth von Werdenberg-Heiligenberg (- ca 1397)
24. Johannes von Rhäzüns, Seigneur von Jörgenberg (- ca 1439)
25. Elisabeth von Rhäzüns
26. Jean de Platea, Sion (1407- ca 1451)
27. Jean de Platea, Sion (ca 1451-1526)
28. Peronetta de Platea, Sion (mariée en 1543)
29. Anna Venetz, Sion (mariée en 1530)
30. Barbara Fregand, Sion (mariée en 1560)
31. Esther Supersaxo, Sion (- 1596) (mariée vers 1585)
32. Sébastien Bourdin, Hérémence, Juré (marié vers 1620)
33. Georges Bourdin, Hérémence, Juré (marié vers 1655)
34. Coline Bourdin, Hérémence (mariée vers 1690)
35. Marie-Barbe Theytaz, Hérémence (mariée en 1716)
36. Johana Mayoraz, Hérémence (mariée en 1749)
37. **Agathe Dayer, Hérémence (mariée en 1770)**
38. **Marie-Marguerite Seppey (mariée en 1808)**
39. **Anne-Marie Bournissen, Hérémence (mariée en 1842)**
40. Anne-Marie Philomène Mayoraz, Hérémence (mariée en 1864)
41. Jean-Joseph Bourdin, Prolin-Hérémence (1874-1904)
42. Madeleine Bourdin, Prolin-Hérémence (1901-1973)
43. Paul Gauye, Prolin-Hérémence (1928-2009)
44. Antoine Gauye, Sion (né en 1965)
45. Vincent Gauye, Sion (né en 1997)

Des racontars de famille aux faits récemment découverts

Frida et Gunnar Packalén, traduction de Christina Thorn

(revue par Frida ainsi que par Johanna Packalén et adaptée par Bertrand Dayer)

Antoine Dayer/Anton Deier, né en Suisse, puis soldat dans la Grande Armée de Napoléon, a été par la suite élu gouverneur général dans le gouvernement de Charkov en Russie. Il a des descendants même en Finlande.

Si l'on voulait écrire un roman en partant des recherches familiales que nous avons effectuées durant les dix dernières années, on pourrait par exemple commencer ainsi :

« *C'était vers la fin de l'été 1917. Un petit groupe de huit personnes est descendu du train de Petrograd à la gare de Terijoki. Elles se sont ensuite dirigées vers une maison de vacances où elles avaient déjà passé quelques étés. Puisqu'elles avaient quitté rapidement la ville qu'elles habitaient, leurs bagages n'étaient pas énormes, mais la montée des escaliers de la villa était quand même assez fatigante, car la personne la plus âgée du groupe avait 90 ans et la plus jeune n'avait que quelques semaines. Pendant qu'elles s'installaient dans les belles chambres, on pouvait les entendre se parler en russe et en français. Quelqu'un parmi eux devrait toutefois retourner assez rapidement dans leur maison de la rue Ulitsa Troitskaja dans le centre de Petrograd (Saint-Petersbourg), pour expédier leurs affaires à Terijoki. Est-ce que le journal du grand-père, le sénateur, était resté là-bas ? Et les lettres de l'impératrice à l'arrière-grand-mère ? Les vêtements et les bijoux des filles ? Et la peinture Ajvazovskij au-dessus du canapé du salon ? Personne ne se doutait à ce moment-là que le wagon de chemin de fer contenant leurs affaires et leurs meubles allait disparaître sans laisser de traces, que la vieille tante Sophie qui avait 90 ans allait mourir et être enterrée à Terijoki un mois plus tard, que sa fille allait se réfugier dans le sud de la France, que le père du petit bébé allait disparaître dans les tourbillons de la révolution et que leur « njanja » choisirait de retourner dans la Russie bouleversée. Lorsque la frontière entre la Finlande et leur vieille patrie fut devenue*

un rideau hermétiquement fermé, les cinq personnes restantes de ce groupe se sont établies pour la vie en exil, c'est-à-dire dans une éternelle improvisation pour survivre. Et assez vite cela a pris la forme du dicton russe : " plus bas que l'herbe, plus silencieux que l'eau ". Le silence s'est fait autour de leur propre histoire et les preuves de cette dernière sous forme de souvenirs, de documents et de lettres ont été soigneusement placées dans des tiroirs, des placards et des caves. Où elles sont restées, mais seulement 80 ans… ».

Voici l'introduction du roman. Mais maintenant passons aux faits…

Les descendants en Finlande

En été 1937, on pouvait lire dans un journal de langue suédoise à Helsingfors deux annonces de décès avec une croix russe, l'une en langue russe avec le texte en lettres cyrilliques, l'autre en langue suédoise. Ces deux textes concernaient la même personne et avaient la teneur suivante : « *Avec un profond regret nous annonçons le décès de mon époux aimé, notre père, beau-père et grand-père, le conseiller d'état et chambellan Eugène Swertchkov. Né le 14 novembre 1868 à Saint-Petersbourg, il est décédé après avoir supporté avec courage sa souffrance le 23 juillet 1937 à Helsingfors* ».

Se trouvaient dans la peine, Olga Swertchkova, Kira Kogevnikov, Irina Matvejew, Marina, John, Gunnar, Max et Rurik Packalén. Six de ces personnes ne sont plus en vie actuellement, mais, au moment où nous écrivons ce texte, une douzaine de descendants d'Olga Deier/d'Ayer et d'Eugène Swertchkov vivent et habitent la Finlande. On pourrait donc dire qu'Eugène Swertchkov et sa femme Olga Deier/d'Ayer (1872–1947) sont les personnages principaux du groupe dont nous avons évoqué la fuite à Terijoki. Leur fille cadette, Marina Swertchkova (1898–1991), s'est mariée avec l'homme d'affaires John Packalén (1886–1939) et leurs fils, ainsi que leurs enfants et petits-enfants, sont les détenteurs d'un héritage culturel que nous avons eu la chance de pouvoir explorer un peu plus ces dix dernières années.

Olga d'Ayer-Swertchkova (1872-1947), petite-fille d'Antoine Dayer l'émigré.

Les traces mènent en Valais

Le personnage principal de cette histoire, Antoine Théodule Dayer, est donc le grand-père paternel d'Olga Petrovna Deier/d'Ayer-Swertchkova. Les enfants de cette dernière n'avaient que des connaissances approximatives sur ce grand-père. Dans une liste de ses ancêtres paternels et maternels, Marina (la fille d'Olga) désigne comme étant le père de son grand-père maternel « Anton Deier de Suisse (gouverneur, marquis Antoine d'Ayer) ». Irina Matvejew, la petite fille la plus âgée d'Olga (1917–1998) a fait dans les années 1950 un voyage en Suisse pour essayer de retrouver les traces des origines de ce marquis, mais elle n'a rien trouvé. Toutefois, six mois environ avant son décès, elle a eu le temps de nous conseiller de nous adresser aux *Archives du canton du Valais*, à Sion.

Nous (Frida et Gunnar Packalén) avons décidé de nous y rendre et nous y sommes arrivés juste avant l'heure de la fermeture, le 30 avril 1998, le soir où les nordiques fêtent la « Sainte Valpurgis ». Le responsable desdites *Archives* était par chance présent. Tout s'est ensuite passé à une allure vertigineuse et en moins de vingt-quatre heures nous avions appris que, non seulement dans la mythologie familiale finlandaise, mais également dans la réalité, un personnage portant le nom d'Antoine Dayer avait effectivement existé. Il était parti pour la Russie, avec Napoléon, en 1812, et son souvenir s'était transmis sous forme d'histoires fantastiques et de racontars dans son pays natal, en Suisse. Nous avons aussi eu le temps de rencontrer de nombreux descendants de ses frères et sœurs et depuis notre première visite en Valais, beaucoup de mystères ont été éclaircis, tant pour les membres finlandais de la famille Dayer, que pour les descendants de ses frères et sœurs qui habitent en Suisse. Même le responsable des *Archives cantonales*, Bernhard Truffer, a enrichi ses connaissances et a publié en 2007, dans le bulletin de l'AVEG, une étude concernant Antoine Theodule Dayer.

Ce dernier a été baptisé le 11 janvier 1789, à Hérémence, dans le canton du Valais. La famille Dayer était connue depuis le 15^{e} siècle et avait longtemps joué un rôle important dans la commune d'Hérémence. En tant que fils aîné de la famille, Antoine a été scolarisé et a fréquenté pendant quelques années le Collège de Sion. Après ses études, soit en raison de différends avec ses proches, soit par pure envie d'aventures, on ne le sait pas exactement, il a décidé, contre la volonté de son père, de s'engager, au mois de mai 1807, dans le célèbre bataillon valaisan créé sur l'initiative de l'empereur Napoléon lui-même. Antoine a servi quelques années en Espagne et cinq lettres qu'il a adressées à sa famille existent

encore. En 1810, le canton du Valais a été annexé à la France et, d'un jour à l'autre, les membres du bataillon valaisan sont devenus des soldats de l'armée française. Les luttes sur la frontière espagnole ont continué jusqu'en octobre 1811, puis le bataillon a reçu l'ordre de se rendre à Wesel en Rhénanie, où il a été incorporé au onzième régiment d'infanterie français. Ce régiment a ensuite fait partie de la deuxième division du deuxième corps de la grande armée que Napoléon a réuni pour attaquer la Russie. A cette époque, Antoine avait déjà été élevé au grade d'officier, « adjudant-major ».

Deux officiers d'un régiment suisse de la grande armée de Napoléon en 1812.
Leur uniforme : pantalon blanc, tunique rouge

Prisonnier pendant l'invasion de la Russie

Après le mois d'octobre 1810, la famille d'Hérémence n'a apparemment plus reçu de nouvelles personnelles d'Antoine pendant longtemps. On sait qu'il a partagé le sort de son régiment et qu'il a participé à l'invasion de la Russie. A la retraite de décembre 1812, 500 soldats de ce régiment (qui comptait au départ 3'699 hommes) se sont retrouvés à Kovno. Antoine Dayer ne s'est cependant pas présenté à l'appel. La tradition familiale raconte qu'il a été blessé et qu'il est tombé aux mains de l'ennemi. Il a totalement disparu pendant trois ans et sa famille en Suisse pensait qu'il était mort au combat. Le 8 décembre 1815, un cousin d'Antoine, qui avait été son camarade d'école et était à cette époque chanoine au couvent du Grand Saint-Bernard, a écrit à son père pour l'informer du fait que deux marcheurs venant de Russie, hébergés dans ce couvent, avaient raconté qu'Antoine Dayer était toujours prisonnier et n'avait pas été libéré car les autorités russes le considéraient comme français. Dans sa lettre, ce cousin demandait à la famille de faire quelque chose pour expliquer aux autorités russes qu'Antoine Dayer était suisse.

On ne sait pas quelle réponse a été donnée à cette demande, mais apparemment Antoine Dayer a commencé à écrire des lettres à sa famille d'Hérémence dès qu'il le put. La tradition familiale évoque toujours une lettre qu'il aurait adressée, en 1816 ou 1817, au président de la commune d'Hérémence pour solliciter l'octroi d'un titre de noblesse dont il avait besoin pour se marier. Lorsqu'il était prisonnier et blessé, il avait

Vue sur Sion vers le sud, env. 1900.

Sur la pente gauche de la colline au milieu se devinent Hérémence, le village natal d'Antoine Dayer, et un peu plus à droite les domaines auxquels fait allusion son titre « Comte de la Bachanna ».

apparemment fait la connaissance d'une jeune femme du nom d'Anastasia Golenishtchev-Kutuzova qui l'avait soigné. Elle était la fille d'un cousin du maréchal Michail Golenishtchev-Kutuzov, qui avait, en qualité de commandant en chef de l'armée russe, obligé Napoléon à battre en retaite quelques années plus tôt. En réponse à sa demande la commune natale d'Antoine lui a délivré le titre de « comte de la Bachanna » qui était le lieu-dit où la famille Dayer possédait des propriétés.

Sa carrière dans l'armée russe et son anoblissement russe

Ce titre de comte de la Bachanna et son grade militaire plaisait apparemment à la vieille famille de boyard russe et les deux jeunes gens ont pu se marier. Au cours des dix années suivantes, Antoine Dayer a fait carrière dans l'armée russe. En 1817, il devint capitaine dans le régiment de Borodine, puis major et en 1820 commandant du régiment de Narva. En 1824, il fut promu premier lieutenant et, en 1825, à sa demande, il quitta l'armée pour entrer dans la gendarmerie impériale, où, en 1828, il accéda au grade de colonel. Il fut responsable des trois gouvernements de Vologda, d'Arkhangelsk et d'Olonets dans le nord de la Russie. Il exerça ses fonctions avec succès et fut reconnu et récompensé pour son travail. En 1831, il fut élu membre de l'association de la noblesse du gouvernement de Jaroslavl et obtint la dignité de noblesse russe. A l'automne 1837, il fut nommé gouverneur général du gouvernement de Charkov. Toutefois, en décembre 1837, durant le long voyage devant l'y conduire, il tomba malade et mourut à Jaroslavl. Il fut enterré dans le village de Jalovets à côté de Vologda, vraisemblablement dans le caveau familial de

son beau-père Alexandre Golenishtchev-Kutuzov. Sur sa croix mortuaire on pouvait vraisemblablement lire son nom dans sa forme russe : Anton Fedorovitch Deier. On ignore si sa famille en Suisse a eu connaissance de son décès. Nous n'avons pas retrouvé de lettres en faisant état et, aux *Archive cantonales* à Sion, seule a été découverte en 1998, soit un peu plus que 160 ans après sa mort, la maigre indication suivante: « Antoine Théodule Dayer, adjudant-major, émigré en Russie ».

Des indications bien gardées dans les archives en Russie

Lorsqu'en automne 1998, nous avons visité les *Archives historiques de l'Etat russe* à Saint-Petersbourg (RGIA), nous avons découvert que leur documentation était beaucoup plus précise et nous avons pu être mieux informés. Anton Fedorovitch faisait l'objet d'un dossier personnel, dans lequel des informations sur sa vie avaient été conservées tout au long du règne des quatre tsars de l'empire russe, de la première guerre mondiale, de la révolution de 1917 et de l'empire soviétique qui a duré soixante-dix ans. Ces informations constituent la base des connaissances que nous avons sur la vie de ce suisse émigré en Russie à cause de Napoléon. Ce dossier indique également qu'Anton Fedorovitch Deier et sa femme Anastasia Golenishtchev-Kutuzova (1800–1867) ont eu dix enfants : Nadesjda (née en 1817), Pavel (1819–1865), Alexandre (né en 1820), Ekaterina (née en 1822), Sofia (1827–1917), Nikolaj (né en 1830), Pjotr (1832–1911), Fedor (né en 1830), Sergej (né en 1834) et Anastasia (née en 1836). Ces enfants ont été élevés dans la propriété des grands-parents à Vologda, où leurs parents habitaient également lorsqu'ils n'étaient pas obligés de s'absenter en raison des obligations d'Antoine. De la vie de ces nombreux enfants nous ne connaissons jusqu'à maintenant que le destin de Pavel, de Sofia et de Pjotr. Nous avons déjà parlé du destin de Sofia Antonova dans l'introduction du présent texte. S'agissant du fils aîné Pavel Antonovitj Deier (1819–1856), nous savons qu'il a dû être régisseur d'une propriété appartenant au prince Viazemsky dans le comté de Podolsk. C'est là qu'est né son fils Michail Pavlovitz Deier (1854–1918) qui, après une éducation militaire, a travaillé dans l'administration des impôts, puis fut directeur de la banque de Samara. En 1918 il fut arrêté et exécuté, accusé d'activités contre-révolutionnnaires. Après la chute de l'empire soviétique, il fut reconnu que ces accusations étaient fausses et qu'il avait été exécuté sans procès. En 1999, plus de 70 ans après son exécution, il fut réhabilité par le procureur général de Samara, où résident encore ses descendants.

Pjotr (Pierre) Deier (1832-1911)

Fils d'Antoine Dayer, sénateur à Saint-Pétersbourg, père d'Olga d'Ayer-Swertchkova.

La branche finlandaise de la famille

La branche finlandaise de la famille Dayer/Deier descend d'un fils d'Antoine Dayer nommé Pjotr/Peter Antonovitch Deier (1832–1911). Ce dernier était le père d'Olga qui, avec son mari, ses filles et sa petite-fille, a fui la révolution de Saint-Petersbourg pour s'établir à Terijoki. A l'âge de six ans, Pjotr Deier fut déjà présenté au tsar Nikolas I[er], puis il reçut une éducation juridique dans une école d'élite russe, l'école impériale de droit à Saint-Petersbourg. Il commença à travailler pour l'État, tout d'abord à Moscou, immédiatement après son examen en 1852. Au début des années 1880 il participa, notamment, au célèbre procès contre les membres du mouvement révolutionnaire « La Volonté du Peuple » qui avait préparé puis commis l'attentat visant Alexandre II. Plus tard, il condamna à mort le frère aîné de Lénine, Alexandre Uljanov. Retraité en 1906, après avoir servi les tsars Nicolas I, Alexandre II, Alexandre III et Nicolas II, Pjotr Deier a reçu, en 1907, l'une des plus importantes distinctions russes, à savoir l'*ordre de St-Alexandre Nevski* orné de diamants. A sa mort à Pavlovsk en 1911, il portait le titre de véritable conseiller d'état. Parmi les documents que sa fille Olga a réussi à sauver en Finlande, se trouve en particulier quelques années (début du 20[e] siècle) de son journal.

La femme d'Anton Fedorovitch Deier, Anastasia Alexandrovna Golenishtchev-Kutuzova, appellée dans une lettre « la petite-nièce du maréchal Kutuzov », a vraisemblablement joué un rôle très important dans la vie et la carrière de ce soldat suisse, blessé et fait prisonnier dans les combats franco-russes en Russie. Après la mort de son mari, elle a veillé à ce que leurs enfants acquièrent également une bonne éducation. Quinze ans après le dècès de son époux, elle a été nommée directrice de l'Institut Sainte Jekaterina pour jeunes filles à Moscou, fonction qu'elle a occupée jusqu'à sa mort en 1867. Onze lettres des impératrices Alexandra Fedorovna et Maria Alexandrovna adressées à madame Dayer témoignent du fait qu'elle a accompli sa tâche avec compétence et succès. Dans les histoires racontées par son arrière-petite-fille Marina,

Un coin du salon de la famille Deier/Swertchkov à Saint-Pétersbourg début 1900. On devine, sous les fauteuils, le tapis brodé à main par les élèves d'Anastasia Golenishtchev-Kutuzova-Deier. Au-dessus du canapé la peinture marine faite par le célèbre Ivan Ajvazovskij.

il fut souvent question d'un tapis brodé de belles roses par les élèves d'Anastasia. Ce tapis est resté dans le salon de la rue de la Trinité, dans le Petrograd de la révolution. Qu'est-il devenu ensuite ?

Recherches fascinantes sur la famille

Jusqu'ici nous avons exposé des faits prouvés. Et maintenant nous arrivons à la fin du roman.

« *Maintenant cela fait 97 ans qu'Olga Petrovna d'Ayer-Swertchkova avec son mari Eugène et leurs filles Kira et Marina se sont évadés de Saint-Petersbourg et ont commencé leur vie d'exil en Finlande. Ici personne n'a eu connaissance de quoi que ce soit au sujet de leur grand-père Anton Fedorovitch Deier/Antoine Théodule Dayer et de leur grand-mère Anastasia Golenishtchev-Kutuzova-Deier. Et il valait bien sûr mieux taire le passé, notamment ce qui était arrivé pendant la révolution au portrait du père d'Olga, Pjotr Antonovitz Deier. En effet, selon la tradition familiale, ce portrait avait été le premier à être découpé par des baïonnettes furieuses.*

En Finlande pourtant, en 2007, quelques descendants souhaitant briser

le mur épais et bien défendu de l'oubli, ont demandé à un ami maîtrisant les obstacles linguistiques et cyrilliques sur Internet, de rechercher des informations sur Anastasia Deier, directrice de l'Institut Jekaterina à Moscou 140 ans plus tôt. Il nous a indiqué peu de temps après avoir découvert une Anastasia Deier, mais selon lui, il ne s'agissait pas de la même personne. Il s'agissait d'une jeune écolière qui s'était faite remarquer dans son école et, pour ce motif, apparaissait sur Internet. Le fait qu'elle porte le même nom était vraiment une coïncidence. Notre ami s'est proposé de téléphoner à l'école de Samara. Le directeur a appelé Anastasia Deier, qui avait 14 ans à l'époque, en lui indiquant qu'une personne lui téléphonait depuis la Finlande. Le mystère a été éclairci après quelques conversations téléphoniques avec la fille et sa mère. Elles sont toutes les deux des descendantes de Pavel, le fils aîné d'Anton et d'Anastasia Deier. Elles sont donc des " cousines " des descendants qui habitent en Finlande. Elles n'ont pas hésité une seule seconde à entreprendre un voyage chez la famille de Finlande, pour redécouvrir l'histoire de leur famille, histoire qui avait été en grande partie perdue pendant le long hiver soviétique. »

Nous avons le sentiment que le triangle Suisse-Finlande-Russie s'est maintenant transformé en un cercle solide. La généalogie est un art qui révèle des mystères et des énigmes fantastiques, n'est-ce pas ?

Recherche et sources

- Traditions orales dans la famille de Marina Swertchkova/Packalén.
- Documents et photos sauvés de la révolution en 1917 par Olga d'Ayer Swertchkova et conservés par la famille.
- Archives historiques de l'Etat à Saint-Petersbourg (RGIA).
- Renseignements tirés des archives militaires en Russie et en France.
- Visites dans le village natal d'Antoine Dayer.
- Archives du canton du Valais à Sion.
- Interviews soutenus et correspondance avec les descendants des frères et soeurs d'Antoine Dayer en Suisse et les descendants actuels en Russie du fils aîné d'Antoine Dayer.
- « La Noblesse de Russie », Tome X 1, Paris 1964.
- La Societe de Noblesse Russe en Finlande.
- Modeen H. (rédacteur) 2001. Gentes Finlandiae IX, Helsinki.
- North J. (rédacteur) 2003. Le voyage de Napoléon en Russie: La description des souvenirs du commandant Faber Du Faurin de 1812. Hämeenlinna.
- Gally de Riedmatten L. 2004. Le soldat valaisan au service de l'Empereur Napoléon. Sion.
- Truffer B. 2007. Antoine Théodule Dayer, comte de la Bachanna – destin d'un mercenaire valaisan au XIXe siècle. Bulletin AVEG 17/2007, pages 6 à 31.

Kira et Marina Swertchkova, arrière-petites-filles d'Antoine Dayer. Marina est devenue la mère de Gunnar Packalén, un des auteurs de cet article.

Association valaisanne d'études généalogiques, AVEG 2014
Walliser Vereinigung für Familienforschung, WVFF 2014

Admissions | Aufnahmen

Anzévui Gabriel	1983	Evolène
Bellon Jean-Marc	74440	Taninges
Berclaz Pierre	1950	Sion
Cappi-Coiana Angela	1920	Martigny
Crettenand Jean-Claude	34170	Castelnau le Lez
Dubois Alain	1870	Monthey
Emery Jean-Luc	3966	Réchy
Gex Philippe	1893	Muraz-Collombey
Glassey Corine	1971	Grimisuat
Joris Alexis	1950	Sion
Lagger Simon	1271	Givrins
Le Bihan Christian	77500	Chelles
Lonfat Kevin	1906	Charrat
Maye Antoine	1728	Rossens
Meunier Joël	1974	Arbaz
Nanzer Mariana	1004	Lausanne
Pfefferlé Claude	1950	Sion
Ramel Jérôme	Oka, Canada	
Vieux Monthey	1870	Monthey
Walther Karin	3985	Geschinen
Wyden Walter	1965	Savièse
Zäch Georgy	1987	Mâche
Zermatten Anne	74400	Chamonix

Association valaisanne d'études généalogiques, AVEG 2014
Walliser Vereinigung für Familienforschung, WVFF 2014

Démissions | Austritte

Aivano Marie-Paule	43520	Le Mazet Saint Voy
Alibrando-Loesch Caroline	1815	Clarens
Baussière Marc Georges	1213	Onex
Blanc Patrick	1213	Petit-Lancy
Bourdin Pierre-Alain	1987	Hérémence
Favre Victor	1914	Isérables
Gaillard Daulte Claudine	1018	Lausanne
GarroneYannick	1870	Monthey
Kron Véronique	1902	Evionnaz
Kern-Ruppen Charlotte	3904	Naters
Loch-Béatrix Elodie	31400	Toulouse
Marclay Damien	1891	Vérossaz
Michaud François	1920	Martigny
Morisod Xavier	1950	Sion
Nolasco Henri	77600	Conches sur Gondoire
Oreiller Edgar	1869	Massongex
Perrier Patrick	1920	Martigny
Peter Sylvie	1226	Thonex
Pfaffen Norbert	3900	Brigue
Richard Caroline	67000	Strasbourg
Taramarcaz Jacques	1893	Muraz-Collombey

Décès *(portés à notre connaissance)* | **Todesfälle** *(die uns gemeldet wurden)*

Tissières André	1920	Martigny
Cugny-Theytaz Yvette	3961	Zinal

L'Aveg en bref

En 1989, un petit groupe d'amis passionnés crée une association pour l'étude de la généalogie dans le canton du Valais : Aveg pour la partie francophone, WVFF pour la partie germanophone. Aujourd'hui, l'association réunit près de 300 membres, chercheurs et collectivités publiques, tous intéressés de près ou de loin à la généalogie.

La personne intéressée demande simplement son adhésion au moyen d'un formulaire d'inscription ad hoc que le secrétariat tient à disposition. Cette demande est en principe acceptée par le comité et avalisée par l'assemblée générale annuelle.

Cotisations
Membre individuel & couples : 30 fr.;
Collectivité : 50 fr.;
Membres étrangers : 30 euros.
Banque cantonale du Valais, Sion :
CCP 19-81-6
IBAN : CH79 0076 5000 T018 3111 8

Les membres sont invités
- à participer, dans la mesure du possible, aux trois réunions annuelles;
- à échanger les résultats de leurs recherches avec les autres généalogistes;
- à publier leurs généalogies sur le site internet de l'association.

L'Aveg offre à ses membres
- une plate-forme de rencontres entre gens passionnés, connaisseurs ou débutants;
- des visites intéressantes, en Valais et chez nos voisins (France, Italie, etc.);
- un site internet riche et vivant, avec un forum de questions : [www.aveg.ch];
- un Bulletin annuel aux contributions variées.

Der WVFF in kürze

Im Jahre 1989 gründete eine kleine Gruppe von Freunden, alles leidenschaftliche Familienforscher, die Vereinigung für Familienforschung in Kanton Wallis : Aveg für den französisch sprechenden Teil, WVFF für den deutschsprachigen Teil. Zurzeit besteht unser Verein aus ungefähr 300 Mitgliedern, private Familienforscher und auch Kollektivmitglieder, deren gemeinsames Interesse die Familienforschung ist. Wer an einer Mitgliedschaft interessiert ist, kann direkt mittels Anmeldeformular ein Aufnahmegesuch stellen. Über die Aufnahme der Neumitglieder wird an der Hauptversammlung abgestimmt.

Beiträge
Einzelmitglieder oder Paare: 30 Fr.;
Kollektivmitglieder: 50 Fr.;
Mitglieder aus dem Ausland: 30 euros.
Walliser Kantonalbank, Sitten:
CCP 19-81-6
IBAN : CH79 0076 5000 T018 3111 8

Wir empfehlen den Mitgliedern,
so weit es Ihnen möglich ist, an den dreijährlichen Treffen teilzunehmen. Die Erfahrungen und Resultate ihrer Nachforschungen mit den andern Ahnenforschen auszutauschen.

Leistungen und Angebote für die Mitglieder:
- ein Podium für interessierte, passionierte Kenner und Anfänger zum Gedanken-austausch;
- Besuche von interessanten Objekten im Wallis so wie bei unseren Nachbarn in Frankreich, Italien und anderen Ländern;
- eine Webseite im Internet mit interessanten und aktuellen Informationen so wie der Möglichkeit Fragen zu stellen
- ein Mitteilungsblatt das einmal im Jahr herausgegeben wird und die verschiedensten Themen behandelt.

Association valaisanne d'études généalogiques
Walliser Vereinigung für Familienforschung

Président | Präsident
Guy-Bernard Meyer 024 471 64 27 gbmeyer@netplus.ch
Route de la Cretta 2 1870 Monthey

Caissière | Kassierin
Danielle Turin 024 471 75 72 d.margoison@bluewin.ch
Chemin de la Scie 8 1872 Troistorrents

Caution historique | Historiker
Pierre-Alain Bezat 024 471 94 28 pa.bezat@gmail.com
Rue du Closillon 5 1870 Monthey

Responsable informatique | Informatikverantwortlicher
Guy-Michel Coquoz 021 626 05 48 eviona@chez.com
Chemin du Platane 2 1008 Prilly

Coordinateur des relevés BMS | Pfarrbücher Informatikverantwort
Nicolas Premand 078 824 00 93 nicolas@premand.ch
Chemin des Troncs 1A 1872 Troistorrents

Membre Bas-Valais | Mitglied Unterwallis
Philippe Bruchez 024 471 74 65 philibru@bluewin.ch
Route de Condémine 29 1871 Choëx

Membre Haut-Valais | Mitglied Oberwallis
Leander Escher 027 455 96 68 leander@escher.ws
Impasse Aurore 9 3960 Sierre

Ø Ø Ø

Président d'honneur : M. Jean Bützberger
Membres d'honneur : M. Philippe Terrettaz,
M^me^ Elisabeth Darbellay-Gabioud
M. Paul Heldner

Le *Bulletin* annuel de l'Aveg paraît depuis 1991.

Les *Bulletins* N° 0 à 7 sont vendus au prix de 7 fr. l'exemplaire.
Dès le N° 8, le ***Bulletin*** coûte 15 fr. l'exemplaire,
excepté le N° 19 – spécial 20 ans – vendu au prix de 20 fr.
NB : Le *Bulletin* N° 9 est épuisé, mais vous pouvez obtenir des copies d'articles.

Pour retrouver les articles publiés, voir sous :
www.aveg.ch/fr/Ressources/Bulletin.php

Pour les commandes, s'adresser à notre caissière :
Danielle Turin
Chemin de la Scie 8, 1872 Troistorrents
Tél. 024 471 75 72
d.margoison@bluewin.ch

Ø Ø Ø

Das jährliche *Bulletin* Nr. 0 bis 7 werden zum Stückpreis von 7 Fr. verkauft,
Bulletins ab Nr. 8 kosten 15 Fr.,
ausgenommern die Jubiläumsausgabe, Nr. 19, kostet 20 Fr.
NB: Das *Bulletin* Nr. 9 ist vergriffen, aber Sie können Kopien der Artikel erhalten.

So finden Sie die früher veröffentlichen Artikel:
www.aveg.ch/de/Ressources/Bulletin.php

Möchten Sie ältere Ausgaben des *Bulletin* erwerben?
Kontaktieren Sie die Kassierin, die Ihnen die gewünschten *Bulletins* umgehend zusenden wird:
Danielle Turin
Chemin de la Scie 8, 1872 Troistorrents
Tel. 024 471 75 72
d.margoison@bluewin.ch